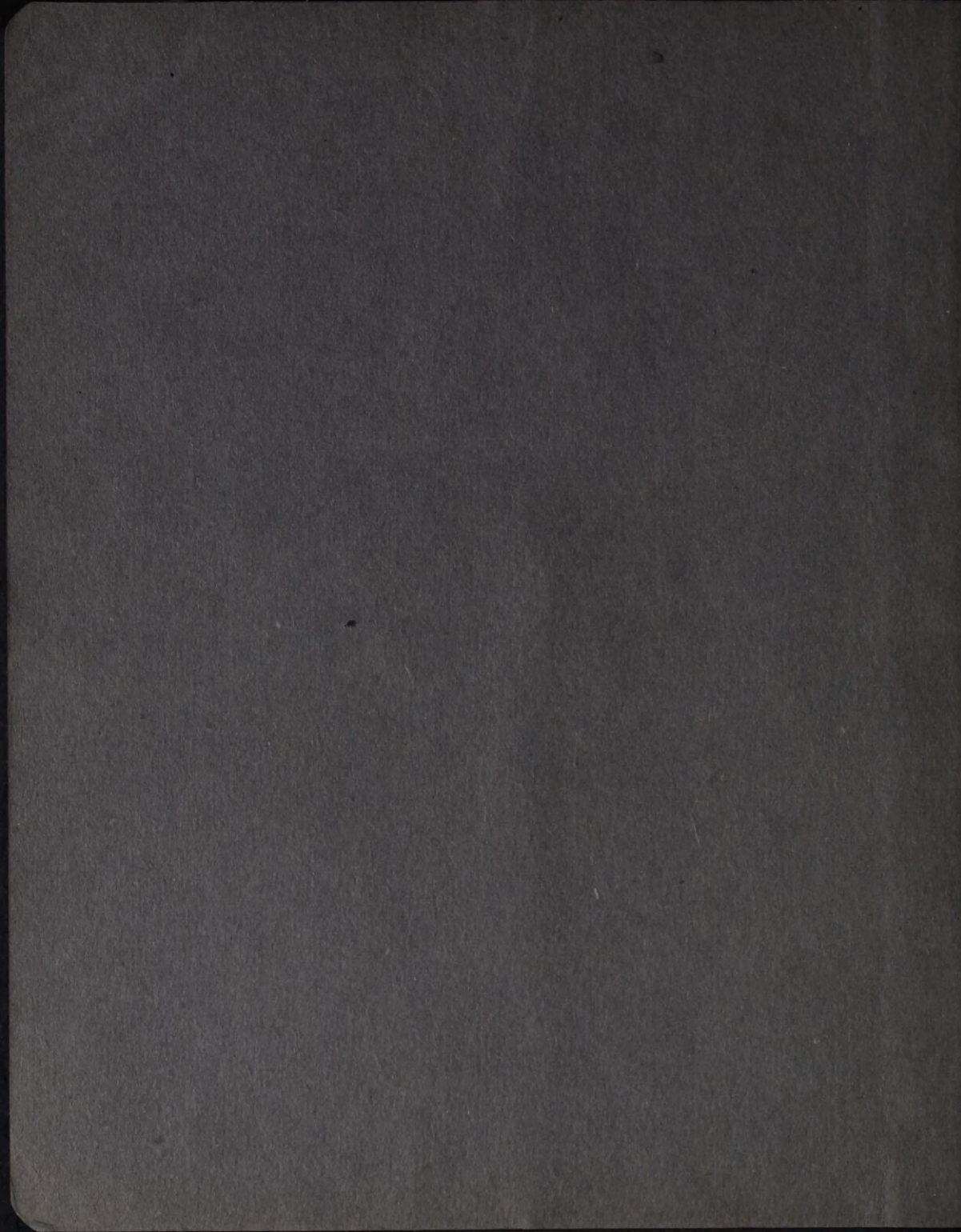
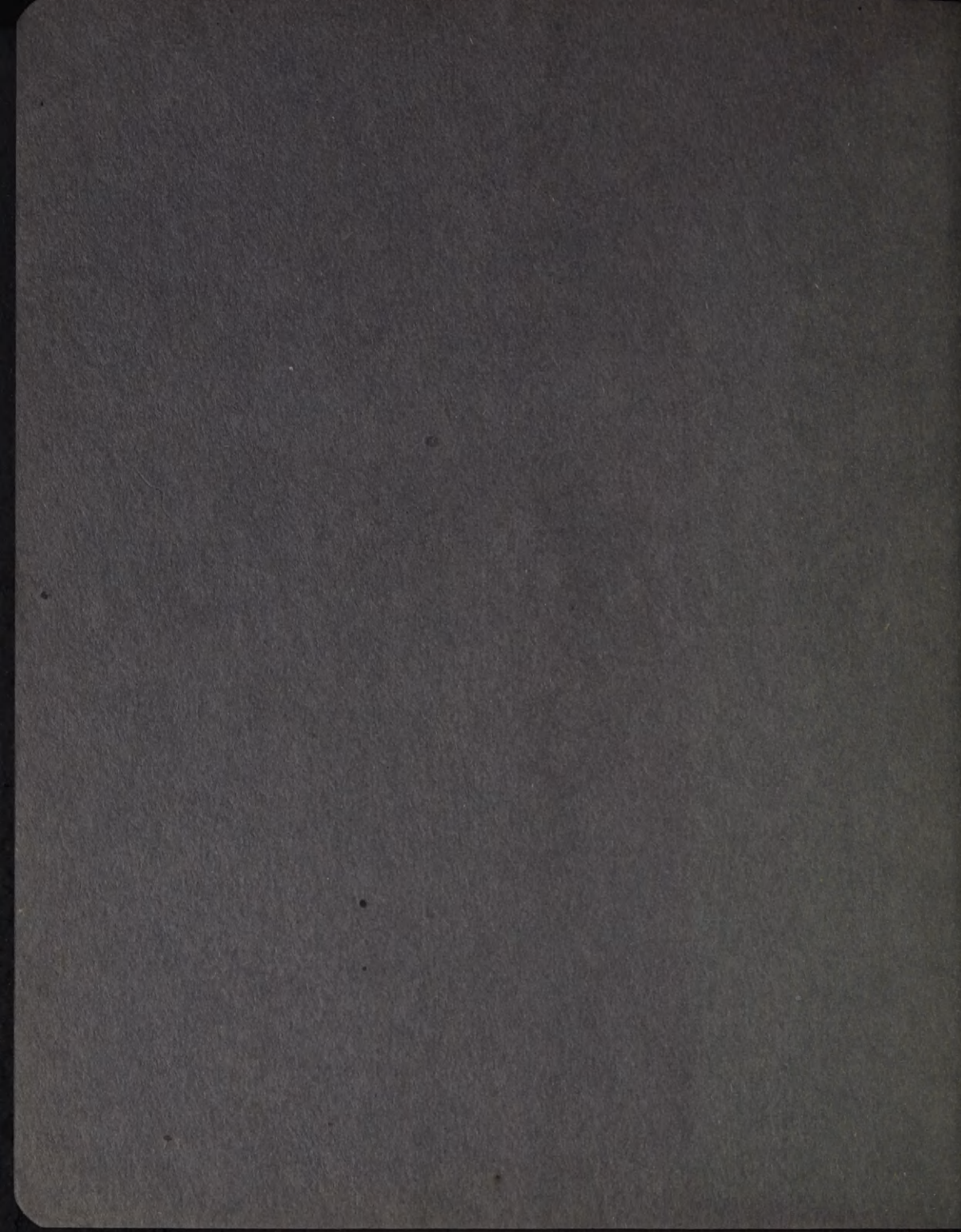


Légion d'Honneur 65

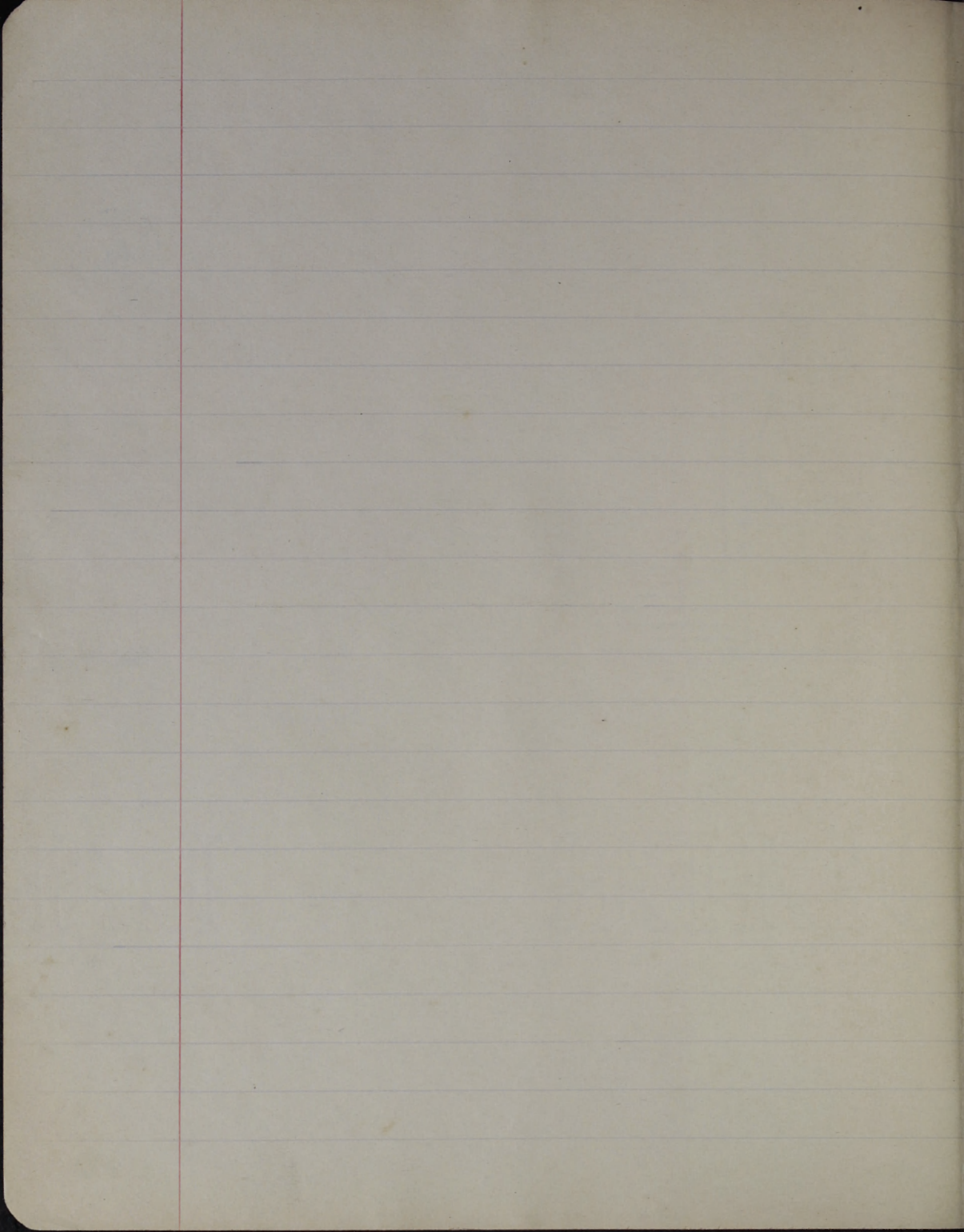


MLT002066
10



MLTC 02066 1





1

Séqion d'honneur.

Herminance Bombaert.

Légion d'honneur.

Pièce en 5 actes et 7 tableaux.

Personnages

Capitaine Lucien Bernier M. M.

Le pere Anselin

Serge Falter

Lieutenant Robert Verneuil.

Le poilu Bernard

Avocat Leouage

Le Général

Un medecin-major

Colonel Von Mark

Heinrich Schultz

Karl Brimann

Commissaire de police

Contremaître Leroy

Baptiste

1^{er} Inspecteur de la sûreté

2^{me} _____ 2^o _____

3^{me} _____ 2^o _____

4^{me} _____ 2^o _____

Personnages

- Suzise Bernier M. M^{es}
- Helene Falter
- Yvonne Bernier
- Madame de Saint. Brice .
- Madeleine
- Martha Feirich

Etat. Major; medecins; infirmiers et infirmieres

Légion d'honneur

Acte Premier.

A l'usine de Saint-Denis.

Le bureau de l'industriel Lucien Bernier. Porte fond milieu donnant sur le couloir; portes latérales. A droite, bureau d'écritures avec divers papiers, une photographie de femme, un timbre sonnerie, un indicateur des chemins de fer et un plumbeau. Fauteuil en cuir; six chaises. A gauche bibliothèque. Sur les murs, plans divers de moteurs. Au lever du rideau, Bernard est assis et achève une lettre. Six scène se passe le 1^{er} Août 1914.

Scène I.

Bernard seul.

(écrivain.) Si vous repoussez mon amour, je me tuera! (s'arrêtant)

8
Sûrement voilà une blague que je ne ferai jamais. (continuant
d'écrire) je me tuera, espérant encore vous revoir dans l'éternité
(s'arrêtant) Sans l'éternité le rendez-vous est bien mal choisi;
enfin, ça n'a pas d'importance. Ça! Ça y est! Sûrement elle
ne voudra pas me laisser commettre un acte aussi monstrueux
(terminant la lettre). Adieu pour la vie. Bernard. (se levant) Ça;
maintenant, quand elle descendra, je lui remettrai cette lettre
moi-même. (Reprenant son plumbeau et époussetant le bureau.) Ah! C'est
qu'elle est exécrablement gentille la petite femme de chambre de
la patronne. Depuis deux ans qu'elle est au service de ma-
dame Pernier, je l'aime et n'ai jamais osé le lui avouer.
Cette fois, je saurai à quoi m'en tenir. (apercevant la photographie
sur le bureau.) Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! C'est le
portrait de mademoiselle Falter, la belle grecque comme on
l'appelle ici. Comment se fait-il qu'elle se promène ainsi sur
le bureau du patron? Est-ce que par hasard elle aurait
tapé dans l'œil à monsieur Pernier? Enfin, ce ne sont pas
mes affaires. (Disant) Bon Adieu pour la vie. Tiens! Adieu.
Comme la petite femme de chambre. C'est sans doute pour
cela que le patron l'a débaptisée et que nous l'appelons
Madeleine. (Contemplant le portrait.) Elle est bien tout de même.
C'est plus fort que moi, je ne puis y résister. (Il embrasse le portrait
Madeleine entre de gauche et s'arrête en voyant Bernard.)

2

Madeline.

Ne vous gênez pas monsieur Gerard, vous pouvez continuer.

Bernard.

(à part en remettant le portrait sur le bureau). Madeline! Ah!
L'apristi.

... Scène II ...

Bernard; Madeline.

Madeline.

Toujours très occupé, monsieur Gerard?

Bernard.

Comme vous pouvez le voir, mademoiselle Madeline;
c'est mon travail de tous les matins et je vous assure que
je préférerais faire autre chose de plus intéressant.

Madeline.

Vous paraissez cependant prendre goût à cette besogne
si j'en juge par votre manière de procéder.

Bernard.

Que voulez-vous; l'habitude, la grande habitude. En
quittant l'école, monsieur Fernier m'a pris à son service
et voilà sept ans où, pour la première fois, j'apprenais,
par mes capacités personnelles, à enlever la poussière. Vous
pensez si je le connais ce truc là.

Madeline.

10
(descendant près du bureau et regardant le portrait.) Truc assez original en effet; épousseter avec ses lèvres une photographie... de femme est un système d'un nouveau genre. Tous mes compliments.

Bernard.

Pardon, mademoiselle Héléne, mais je....

Madeline.

(rectifiant) Madeline si cela ne vous fait rien.

Bernard.

Pas du tout, au contraire.

Madeline.

Mademoiselle Héléne Falter vous trouble. Et elle au point de ne plus vous rappeler le changement de prénom qui m'a été imposé.

Bernard.

Comment! Vous saviez donc que la soeur du riche banquier s'appelait Héléne comme vous?

Madeline.

Si je le savais, mais certainement; seulement j'ignorais totalement la sottise passion que vous avez pour elle; si jamais son frère vous surprenait dans vos grotesques démonstrations d'amour.

Bernard.

Mais vous vous méprenez mademoiselle Hél... Madeline

je vous jure que...

(Riant)

Madeline.

Oh! Laissez-moi rire. Non, mais vous n'avez pas vu jusqu'où peut aller la folie des grandeurs! Un garçon de bureau, un frotteur de parquets, amoureux de la sœur d'un banquier. (riant plus fort.) Vous progressez Bernard, vous progressez. (Apercevant la lettre écrite par Bernard, elle la prend et la parcourt des yeux.)

Bernard.

(avec insistance.) je vous assure mademoiselle Madeline que vous êtes le jouet d'une étrange hallucination.

Madeline.

S'il m'était permis de douter, de mes yeux qui, entre parenthèses sont très bons, la lecture de cette lettre suffirait à en dissiper l'équivoque. (Disant) Ma chère Hélène; laissez-moi vous appeler ainsi, si vous saviez combien je vous adore. Oh! je sais que c'est peu de chose pour vous, l'aimer d'un domestique, mais j'ai du cœur, croyez-le et je pourrais vous rendre heureuse. Si vous repoussez mon amour, je me tuerai, espérant encore vous revoir dans l'éternité! Adieu pour la vie. Bernard. (Elle remet la lettre à Bernard qui la rejette sur le bureau.)

Bernard.

19
Mais cette lettre, c'est à vous qu'elle est destinée.

Madeline.

Tiens; l'excuse n'est pas du tout maladroite. Croyez-vous par hasard que je suis assez naïf pour en être la dupe? Réservez pour d'autres cet argument de défense qui ne peut qu'être ridicule et ne me faites pas la complice involontaire d'une pareille mystification.

Bernard.

Vous refusez de croire à la vérité mademoiselle Madeline quand je vous affirme que cette lettre était bien pour vous?

Madeline.

Et le portrait de mademoiselle Falter était aussi pour moi sans doute?

Bernard.

Non; je viens de le trouver à l'instant sur le bureau du patron.

Madeline.

Voulez-vous ma façon de penser?

Bernard.

Mais certainement.

Madeline.

Et bien! Non! Le mensonge ne vous va pas.

Bernard.

Coutant...

Madeline.

Vrai! Pas du tout.

Bernard.

Mais je vous assure, je vous jure (designant le bureau).
qu'il était là.

Madeline.

A qui appartiendrait-il alors? A monsieur? Oh! C'est
impossible.

Bernard.

Impossible! Et pourquoi?

Madeline.

Prof, si ingénieux que soit votre subterfuge, vous ne
me convaincrez jamais. N'est donc inutile de dépenser
toutes vos ressources d'improvisation pour me faire
gober une amorce d'un trop mauvais goût, vous y
perdriez votre temps. (Reprenant la lettre). D'ailleurs en
supposant que ce que vous venez de m'apprendre est
réel, il est très facile de mettre à l'épreuve votre asser-
tion. Dans cette éloquente déclaration d'amour pré-
tendument à mon adresse, je n'y retiens que le passage
suivant (lisant) Si vous refusez mon amour, je me

(14)
tuerais, espérant encore vous revoir dans l'éternité.

Bernard.

Eh bien!

Madeline.

Je refuse; vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Bernard.

(s'exclamant) Mais c'est monstrueux ce que vous exigez!

Madeline.

C'est dans la mort que vous trouverez l'oubli.

Bernard.

Vous avez le courage de me dire cela?

Madeline.

Comme il vous manque celui de l'exécuter.

Bernard.

Madeline!

Madeline.

Adieu et espérez! Nous nous reverrons dans l'éternité!
(elle sort à gauche)

Bernard.

(Courant à la porte et criant) Madeline! Mademoiselle Made-
leine! Ne me laissez pas mourir.

.. m. Scène III .. m.

Bernard seul puis Madeline.

(revenant au bureau.) Sans cœur! Sans... rien! (Il déchire la lettre et jette les morceaux dans la corbeille à papier). Tiens! Le voilà mon amour. Si tu crois que je vais détériorer un des plus beaux modèles de la création pour satisfaire ta fantaisie, tu te trompes ma petite; ah! Oui! Tu te fourses le doigt dans l'œil. En voilà une idée qu'elle a eue, de penser que (designant le portrait) cette figure de singe était à moi. Sans compter que je voudrais bien que cela soit.

Madeline.

Encore vivant monsieur Bernard? (elle est entrée de gauche.)

Bernard.

(soupirant) Hélas! Oui! Mademoiselle; j'ai réfléchi. C'est si doux de vivre et puis, peut-être qu'un jour, vous changerez d'avis.

Madeline.

Ne parlons plus de cela; avec toutes vos bêtises vous m'avez fait oublier ce que j'étais venue chercher.

Bernard.

Quoi donc?

Madeline.

L'indicateur des chemins de fer.

Bernard.

(le prenant sur le bureau et le lui donnant.) Tenez, le voici.

Madeline.

Merci

Bernard.

Ils partent donc en voyage ?

Madeline.

Monsieur probablement.

Bernard.

Et à quelle heure s'en va-t-il ?

Madeline.

(Enervée) S'il le savait lui-même, il ne m'enverrait pas chercher le guide. (elle sort à gauche)

... Scène IV. ...

Bernard seul; puis Anceclin.

Quelle petite chipie hein! Non! Mais avez-vous jamais entendu ça? (contrefaisant Madeline) S'il le savait lui-même, il ne m'enverrait pas chercher le guide. On disait une jeune première. (Sur ces derniers mots, il remonte jusqu'à la porte où le fond restée ouverte.) Ah! Voici monsieur Robert Verneuil l'ingénieur qui fait son petit tour d'inspection (amèrement) Il est bien heureux, lui, depuis qu'il est fiancé à la fille du patron quel beau petit couple ça fera. (on frappe à droite) Entrez. (Anceclin entre) Bonjour monsieur Anceclin.

Anceclin.

17

Bonjour Bernard; monsieur Bernier n'est pas arrivé?

Bernard.

Pas encore monsieur Ancelin.

Ancelin.

Tu me prévenirais dès qu'il paraîtra.

Bernard.

Comptez sur moi; la commission sera faite (Ancelin sort à droite.) Ça, c'est un brave homme et le plus ancien employé de toute l'usine; plus ancien que le patron lui-même. Le père la galette comme on l'a surnommé, à cause que c'est lui qui tient la caisse. Y en passe-t-il de l'argent par les mains? je ne pourrais pas être à sa place, ça m'éblouirait. (Entendant marcher à gauche.) Oh! Cette fois, je crois bien que c'est le patron. (Il se remet à épousseter Lucien Bernier entre de gauche) Monsieur

Bernier.

(traversant la scène et allant à son bureau) Bonjour Bernard.

m. Scène V. m.

Bernard, Bernier.

Bernard.

Monsieur Ancelin m'a chargé de le prévenir dès votre arrivée.

Bernier.

Qui lui que je l'attends. Bernard fait un pas pour sortir; Bernier apercevant le portrait d'Hélène) Un instant (à part) Comment! j'avais laissé ici le portrait qu'Hélène m'a remis hier. Quelle imprudence! Sans doute, ce garçon s'en est aperçu et il pourrait.... Soyons adroit (haut) Bernard.

Bernard.

Monsieur.

Bernier.

(à part) Non; son intelligence n'est pas assez développée pour approfondir mon secret. Inutile d'exciter sa curiosité. (Il remet le portrait dans sa poche.)

Bernard.

(qui a vu le geste et à part) Mademoiselle est casée.

Bernier.

Monsieur Ancelin peut venir. (Bernard sort à droite) Fécidément je manque de précaution; Louise pouvait venir ici, que lui aurais-je répondu si elle m'avait interrogé sur cette photographie trouvée sur mon bureau. (Reprenant le portrait et lisant.) Ton Hélène pour la vie. C'est assez clair. A l'avenir, je m'observerai davantage. (Ancelin entre de droite.)

Ancelin

Monsieur Bernier.

Bernier.

Portez mon brave Ancelin (lui désignant une chaise en face de lui)
Que me voulez-vous?

Scène VI

Bernier, Ancelin.

Ancelin.

(S'asseyant) Vous n'ignorez pas, monsieur Lucien, que c'est aujourd'hui l'échéance de la maison Renaux; la traite accuse cent soixante quinze mille francs, mais la caisse ne peut les couvrir; nous avons un écart de soixante mille francs. Je vous avais prévenu de ce remboursement.

Bernier.

Rassurez-vous, mon pauvre ami; monsieur Serge Falter que j'ai mis au courant de ma situation financière, m'a promis d'y remédier aujourd'hui même. Au courrier nous aurons les fonds.

Ancelin.

Ah! tant mieux; j'avais si peur. Pensez-vous, ce serait la première fois depuis trente ans que j'ai l'honneur de servir l'usine Bernier de père en fils, qu'une traite resterait impayée et pourtant...

Bernier.

Pourtant....

Ancelin.

20
Ah! Si je pouvais vous dire....

Bernier.

Parlez, mon vieil ami; n'êtes-vous pas ici comme un peu de ma famille! A la mort de mon père, j'avais seize ans, n'est-ce pas vous qui avez dirigé la maison! Sans votre précieuse collaboration, je n'aurais jamais pu supporter le poids d'une charge aussi écrasante et quand, l'année dernière, au moment où la grève allait éclater, n'est-ce pas encore vous, aide de Robert Verneuil, qui m'avez épargné la fermeture de l'usine! Après tant de nobles services rendus, vous hésitez à émettre une opinion! Mais je vous reconnais le droit de me causer absolument comme si vous étiez mon père.

Ancelin.

Merci monsieur Lucien; là je vous retrouve.

Bernier.

(étonné) La seulement! Pourquoi! Tous aurais-je quelque fois offensé!

Ancelin.

Il ne s'agit pas d'offense; il ne s'agit pas de moi mais de l'intérêt que je vous porte et puisque vous m'autorisez à vous parler comme à un fils, eh bien....

Bernier.

je vous écoute.

Ancefin.

Pardonnez-moi si je vais froisser votre amour propre, mais ma grande expérience de la vie me commande de vous mettre en garde contre de soi-disant millionnaires qui cachent derrière un amoncellement d'or, une nationalité qui n'est pas bien définie.

Bernier.

Mais de qui voulez-vous parler?

Ancefin.

Je veux parler de Serge Falter qui se fait passer pour grec et qui pourrait bien être, d'après le bruit qui circule contre lui, un espion à la solde de l'Allemagne.

Bernier.

Quelle affreuse calomnie contre l'homme le plus loyal que je connaisse; Serge un espion! Et sa soeur, une femme aussi charmante, vivait avec lui dans l'ignorance de ses faits et gestes.

Ancefin.

La soeur! Qui le prouve?

Bernier.

Alors; selon vous, Serge Falter serait....

Ancefin.

42
Le chef d'une association d'espions allemands.

Bernier.

Et sa soeur?

Ancelin.

Ne serait pas sa soeur, mais une aventurière à leur solde.

Bernier.

(se levant) Qui osez-vous dire Ancelin? Héroïne, une créature aussi douce, aussi parfaite, incapable d'un odieux calcul, l'amie de Louise et d'Yvonne, serait une espionne? Ceci est une accusation indigne et je ne puis tolérer plus longtemps de vous l'entendre souiller en la méconnaissant.

Ancelin.

Prenez garde! Monsieur Lucien! Votre amour pour cette femme vous aveugle.

Bernier.

(Surpris) Vous dites?

Ancelin.

Il vous mène à la ruine.

Bernier.

(L'important) Allez monsieur! Vous dépassez les limites du droit que je vous reconnaissais il n'y a qu'un instant et vous interdus d'en user davantage. Mademoiselle Paller, car je veux ne parler que d'elle, se trouve insultée, salie

dans ce qu'elle a de plus sacré: l'honneur; c'est mon
 devoir de la défendre. Il ne vous appartient pas à vous, qui
 n'avez pour l'accabler que des présomptions, écho de la
 jalousie locale, de la mettre au rang infâme que vous lui
 attribuez. J'ai besoin, en cet instant, de me rappeler de
 trente années de services honorables, pour excuser l'inter-
 prète de ces lâches calomniateurs n'ayant à reprocher à
 Hélène que son attitude froide devant leurs mesquines
 déclarations d'amour et pour se venger du dédain qui
 avait accueilli leurs demandes, ces peu scrupuleux hom-
 mes du monde trouvent la force de puiser dans l'infamie
 de la trahison, l'outrage à la vertu. Glorieux exploit n'est-
 ce pas? Mes félicitations Ancelin; comme reporter, vous
 avez un fâcheux début.

Ancelin.

Cependant, la rumeur publique....

Bernier.

Laissez-moi vive avec votre rumeur publique; elle n'en
 est qu'une publique imbécillité.

Ancelin.

Vous avez tort de n'y point prêter attention.

Bernier.

Laissons, je vous prie, un tel sujet de conversation qui me

24
prouve une fois de plus combien le monde est médisant et parlons un peu de nos rentrées de caisse. (Il retourne au bureau.)

Anceelin.

(s'asseyant) Elles se sont opérées normalement et il m'est regrettable de constater que même les crédits ouverts ne pourraient contrebalancer le déficit existant; les sommes successivement retirées par vous le mois dernier, ont créé un vide qu'il sera difficile, sinon impossible à combler.

Bernier.

Rien n'est impossible monsieur Anceelin; sachez-le, d'autant plus que cet argent prélevé par moi a servi à tirer d'un grand embarras une personne dont la solvabilité n'est pas à mettre en doute.

Anceelin.

Je voudrais partager avec vous l'assurance que vous avez pour ce délitteux ignoré de moi-même, mais en attendant qu'il rembourse les énormes avances que vous lui avez consenties, il n'en reste pas moins vrai que vous vous trouvez vous-même dans une situation que je qualifierai périlleuse.

Bernier.

Vous voyez tout en noir aujourd'hui Anceelin. En quoi ma situation serait-elle si critique? Calmez vos craintes

et ne vous laissez pas gagner par la fièvre de l'échéance.

Anceclin.

Soit! Conservons l'espoir. (on frappe)

Bernier.

Entrez! (Robert entre du fond, tenant un paquet de lettres et un journal.)

Robert.

Monsieur Bernier!

Bernier.

Bonjour Verneuil. Vous m'apportez le courrier?

Robert.

(le lui donnant) Le voici monsieur.

Scène VII.

Les mêmes; Robert Verneuil.

Bernier.

Rien de nouveau à l'atelier? Les ouvriers sont tous présents?

Robert.

Tous, sauf un qui vient d'arriver à moitié ivre et que j'ai dû renvoyer sur le champ en raison des propos injurieux qu'il tenait contre le chef de l'usine. (Anceclin se lève pour sortir; sur un signe de Bernier, il reprend sa place.)

Bernier.

Restez Anceclin! Vous dépouillerez la correspondance. Des

26
propos injurieux envers moi! Et de quelle nature?

Robert.

De nature à échauffer la tête des camarades inconscients que le discours de son langage d'ivrogne aurait pu intéresser.

Bernier.

Vraiment! Et sur quoi m'attaquait-il?

Ancelin.

(à part) Je parie deviner.

Robert.

Il serait absurde de ma part de répéter d'aussi invraisemblables paroles qui ne pourraient que concerner votre vie privée; dans le cas où le dessin qu'il traçait de celle-ci serait diamétralement authentique.

Ancelin.

(à part) J'en étais sûr.

Bernier.

Et vous en avez conclu?

Robert.

Que cet insolent n'était qu'un effronté menteur.

Ancelin.

(à part) Ou le propagateur de la malheureuse vérité.

Bernier.

ce que ma vie privée pourrait cacher de mystérieux n'a rien qui puisse porter atteinte au bon fonctionnement de mes ateliers. Par conséquent, aucun de mes actes ne peut être jugé par un ouvrier de l'usine; vous avez congédié le perturbateur et vous avez bien fait. Directeur des travaux, c'était votre droit; fiancé de ma fille, c'est votre devoir. A propos! Vos amours vont bien j'imagine? Anceclin: Voilà qui met fin à un entretien gênant.

Robert.

Mademoiselle Yvonne. est de jour en jour plus adorable et la concordance de nos idées me donne l'heureux présage de l'avenir qui s'ouvre devant nous.

Bernier

J'en suis ravi et souhaite ardemment votre union prochaine.

Anceclin.

Je crois que c'est aussi le plus grand désir des futurs époux.

Bernier.

Combien de temps vous faudra-t-il pour exécuter les pièces du nouveau moteur dont je viens de vous confier les plans?

Robert.

28
Deux mois environ, us que je serai seul à y travailler pour que le secret n'en soit pas divulgué.

Bernier.

Alors, mettez-vous à l'ouvrage; l'achèvement de mon invention ne précédera que de quelques jours seulement, la date de votre mariage. (Il se met à lire son courrier.)

Ancelin.

Je connais une personne qui, si elle savait marier une tige, vous donnerait un sérieux coup de main.

Robert.

Qui donc?

Ancelin.

Vous ne vous en doutez pas? (Yvonne entre de gauche). Mademoiselle Yvonne parbleu.

Yvonne.

Qui parle de moi ici? Tous monsieur Ancelin?

Ancelin.

Oui mademoiselle, c'est moi.

.. m. Scène VIII . m.

Les mêmes; Yvonne.

Bernier.

(à Ancelin) Rien de l'autre?

Ancelin.

Rien!

Yvonne.

(à Robert) C'était intéressant ce que l'on disait!

Robert.

Tout ce qu'il y a de plus intéressant.

Bernier.

(à Ancelin) Peut-être viendra-t-il lui-même!

Yvonne.

Peut-on savoir ce que vous méditez?

Robert.

Oh! Ce n'est pas un secret pour vous.

Bernier.

(à Ancelin) Le plus sage serait d'aller moi-même le trouver.

Yvonne.

Alors répétez-moi ce que vous tramiez tous les trois, car père était du complot. (s'avançant vers Bernier.) N'est-ce pas monsieur l'inventeur que vous conspirez contre votre fille.

Bernier.

(énervé) Tout à l'heure mon enfant; tu vois, nous sommes en affaires.

Yvonne.

(à Robert) Oh! Oh! Il paraît que je suis de trop aujourd'hui.

Bernier.

(à Ancelin) Oui, c'est cela, je vais aller chez lui. En tous cas, remettre à demain pour l'encaissement.

Ancelin.

(bas) Rassurez-vous, monsieur, j'ajournerai la traite.
(Bernier sort fond).

... Scène IX ...

Les mêmes, moins Bernier; puis Bernard.

Yvonne.

Qui a donc peur aujourd'hui?

Ancelin.

Oh! rien mademoiselle; un... malentendu avec un fournisseur.

Yvonne.

Ce n'est que cela? Tant mieux! J'avais déjà peur; jamais je ne l'ai vu avec cette mauvaise humeur contraire à son naturel.

Robert.

Tranquillisez-vous, ma chère Yvonne, car, à votre entrée, monsieur Bernier devisait sur nos projets de bonheur.

Yvonne.

Ah! Et que disait-il?

Ancelin.

Qui avant la fin de l'automne, vous pourriez bien vous appeler

madame Verneuil.

Yvonne.

Oh! Si cela était.

Robert.

Oui ma chère Yvonne, cela sera. Tout dépend de moi pour que cette union si ardemment désirée tous deux, s'accomplisse au plus tôt. Un travail de mécanique que je dois exécuter nous sépare de cet heureux jour.

Yvonne.

Si j'ai pu vous aider.

Anselin.

Parbleu! j'y ai songé comme vous, chère enfant; mais vos doigts mignonnes seraient trop inexpertes en ce genre de travail.

Yvonne.

Dépêchez-vous, monsieur mon fiancé; voilà le moment de me prouver votre amour. (Bernard entre du fond.)

Bernard.

Monsieur Fernier n'est pas là?

Anselin.

Non! Pourquoi?

Bernard.

Je venais prendre ses ordres.

32
Yvonne.
Je vais vous donner les miens.

Bernard.
(s'avancant) Bien volontiers mademoiselle.

Yvonne.
(Prenant le journal sur le bureau) Tenez, montez ce journal à
maman, cela vous procurera l'occasion de flûter Made-
leine.

Bernard.
Mais...

Yvonne.
Elle aura le plaisir de vous voir en bonne santé.

Bernard.
Comment! Elle a osé vous dire....

Yvonne.
Tout. Cette histoire du portrait est assez romanesque, seule-
ment, à l'avenir, je vous engage à n'y point mêler papa;
mère pourrait devenir jalouse et....

Bernard.
Je vous demande pardon, mademoiselle, mais... c'est que...
non, ne le dites pas à madame, car, non! non! monsieur
Genier n'y est pour rien.

Yvonne.

je n'en ai jamais douté.

Bernard.

(à part en sortant à gauche.) Eh bien! Il n'y a pas à dire, elle est raide celle-là.

Scène X

Les mêmes moins Bernard.

Ancelin.

Quelle est donc cette histoire de portrait?

Yvonne.

Figurez-vous que ce matin, Madeleine a surpris Bernard qui, tout en rangeant les papiers sur le bureau de papa, embrassait une photographie de femme et cette femme, devinez qui c'était?

Ancelin.

Je ne sais.

Robert.

Ma foi, je l'ignore également.

Yvonne.

Eh bien! Cette femme était mon amie Hélène.

Ancelin.

Mademoiselle Falter?

Yvonne.

Elle-même.

34
Anselin et Robert.

Ah!

Yvonne.

Comme la soubrette lui demandait quelques explications sur son geste amoureux, il a prétexté retrouver en Hélène l'image de la femme de chambre, ajoutant que le portrait se trouvait sur le bureau de papa; je vous demande un peu l'in vraisemblance de l'alibi.

Anselin.

C'est bizarre en effet.

Robert.

Mais ce portrait; comment se l'était-il procuré?

Yvonne.

Voilà la question que je me suis posée. Il est certain qu'il ne le tenait pas de mademoiselle Falter et celui qu'elle nous a adressé hier est toujours dans l'album.

Anselin.

(à part). Je suis sûr que le patron en était le propriétaire et qu'il l'avait par mégarde oublié.

Robert.

(à part) L'ouvrier tout à l'heure aurait-il dit la vérité?

(il reste songeur.)

Yvonne.

Alors; je vous laisse travailler. (à Robert) Comme vous paraissez soucieux monsieur mon futur mari! Serait-ce le baiser de Bernard qui vous aurait rendu mélancolique? (l'embrassant) Tenez, ne boudez plus, voici le mien.

Robert.

Ma bien-aimée Yvonne.

Yvonne.

Hâtez-vous de satisfaire papa pour que votre femme soit heureuse. (Elle sort à gauche.)

Scène XI

Ancelin; Robert.

Robert.

Que pensez-vous de l'anecdote monsieur Ancelin?

Ancelin.

Je pense qu'Hélène Falter pourrait bien être....

Robert.

La maîtresse de monsieur Fernier comme s'espionnait l'homme que j'ai mis à la porte.

Ancelin.

Hélas! Il ne mentait pas.

Robert.

Les bruits qui circulent contre l'usinier ne sont malheureusement que trop vrais et j'ai bien peur qu'un dénoue-

36)
ment fâcheux ne l'atteigne; quant à sa dame...

Anselin.

Dieu veuille qu'elle ignore longtemps encore cette intrigue, mais je n'ose l'espérer. Les langues vont leur train; dans tous les établissements, il n'est bruit que des relations entre la soeur du banquier et monsieur Fernier qui se ruine pour sa maîtresse. On chuchote à voix basse aujourd'hui, ce que, peut-être, l'on osera demain, que la belle étrangère n'est autre qu'une espionne n'ayant pour parader que les revenus que lui procure sa triste profession.

Robert.

Que me dites-vous là? Mais alors la situation serait plus grave que je me l'étais imaginé; surtout à l'époque que nous traversons. Les nouvelles de la dernière heure annoncent, comme imminente, la rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Allemagne.

Anselin.

C'était prévu déjà depuis longtemps. Tous ces souverains émissaires teutons; tous ces banquiers sans banque, ces femmes à l'oeil séduisant qui s'introduisent dans les salons de nos officiers, dans nos sources métallurgiques; toute cette nuée volée de corbeaux qui est venue s'abattre sur notre territoire, ne fait qu'obéir à l'aigle qui les commande et

37
cet aigle c'est....

Robert.

Guillaume II.

Ancelin.

Vous l'avez dit.

Robert.

Nous n'avons pas une minute à perdre; il faut à tout prix éclairer monsieur Fernier sur le danger qu'il court à entretenir une liaison coupable et le forcer à rompre avec les Falter.

Ancelin.

J'ai voulu le mettre en garde et...

Robert.

Et....

Ancelin.

Il est entré dans une violente colère, comparant Hélène à un ange de vertu et qu'il fallait être fou pour condamner la femme aussi parfaite qu'est la sœur du banquier. Que faire alors? Quel moyen employer?

Robert.

Il s'agit cependant de l'honneur de sa femme et de sa fille.

Ancelin.

38
Nous ne pouvons pourtant pas nous adresser à elles.

Robert.

Evidemment non! Mais il faut leur épargner le spectacle d'une catastrophe; faire arrêter l'étrangère.

Anselin.

Ah! Croyez-vous que je n'y ai déjà pas songé? Mais des preuves; en avons-nous? Non! Les gens qui s'adonnent à l'espionnage ont généralement des garanties sérieuses les mettant à l'abri de la perquisition et s'attaquer à eux n'est pas un jeu sans danger. Pour moi, mes soupçons sont bien fondés; car en admettant que le Faller en question soit un vrai roi de la finance, dans quel but sa prétendue sœur emprunterait-elle de l'argent ailleurs? La logique est toute naturelle: son père est là. Tirer de l'argent au patron comme elle l'a fait jusqu'ici.

Robert.

Elle doit de l'argent à....

Anselin.

Oui, cent vingt mille francs.

Robert.

Mais c'est épouvantable! Comment le maître a-t-il pu supporter un pareil accroc à son coffre?

Anselin.

Jusqu'ici, nous avons pu équilibrer la situation financière, mais aujourd'hui, sauf un miracle ou le remboursement de ces prêts, nous ne pourrions faire face à l'échéance.

Robert.

C'est la ruine; l'effondrement; la débâcle.

Anselin.

J'en ai peur. Ah! tenez monsieur Terreciel, je vous fais part de l'état réel des ressources de l'usine, parce que ce n'est pas à l'ingénieur que je parle en ce moment, mais au fiancé de l'enfant que j'ai vu naître, que je chéris comme ma fille, en un mot je m'adresse à l'honnête homme que le cœur d'Yvonne a choisi pour époux. Eh bien! Aujourd'hui, je tremble pour demain. Dans cette usine où, pendant trente ans, j'ai respiré l'air de la loyauté, où j'ai travaillé heureux et confiant de l'avenir, joyeux d'entendre de temps en temps les ouvriers chanter quand le marteau résonnait sur l'enclume, le calme qui y règne à présent m'épouvante; je pleure à l'idée que bientôt il me faudra quitter pour toujours cette maison, où j'ai laissé la plus grande partie de ma jeunesse.

Robert.

40
Voyons monsieur Ancelin, reprenez courage; tout espoir n'est peut-être pas perdu.

Ancelin.

Perdu, non! Certainement non! La dot de madame Fernier est encore là; je le sais par maître Debret son notaire qui est de mes amis. Les trois cent mille francs versés par feu monsieur Germonot le jour de la signature du contrat de mariage de sa fille, sont toujours intacts; je connais madame Fernier; un mot de ma part suffirait à expliquer les difficultés. Mais comment lui expliquer les pertes subies par son mari en qui elle a une confiance absolue? N'est-ce pas lui donner l'éveil? Lui faire naître des soupçons qu'elle n'a pas? Et puis Adèle Falter est encore là; une fois en possession de cette nouvelle fortune, l'amant ne recommencera-t-il pas ses folies?

Robert.

(Décidé) Oh! je vous jure que non!

Ancelin.

Vous dites?

Robert.

Non! Il ne les recommencera pas! D'après ce que vous venez de m'apprendre, mon devoir est tracé. Que mon chef fasse des folies pour une femme; qu'il se ruine, qu'il arriantisse

son faux, qu'il perde son honneur, cela le regarde; qu'avec cela il brise mon coeur et celui de son enfant, seule nous en souffrirons; mais qu'il permette à une espionne de s'introduire librement dans les ateliers d'un usinier français où se tiennent cachés des secrets intéressant la défense nationale, cela je ne puis le tolérer. Que monsieur Lucien Fernier revienne et il ne trouvera plus devant lui ni l'ingénieur qui pense au travail ni le fiancé rêvant à l'amour, mais un soldat qui songe à la France.

Ancelin.

(S'embrassant) Ah! Merci petit! Tu es bien digne d'être des notés. (Louise Fernier est entrée de gauche et s'arrête en voyant Robert et Ancelin s'embrasser.)

Robert.

(Apercevant Louise) Madame Fernier!

Ancelin.

je vous demande pardon madame.

. m. Scène XI. . m.

Ancelin, Robert, Louise puis Bernard.

Louise.

(Un journal à la main). Pardon! De quoi? Votre épanchement n'est-il pas tout naturel? Qu'y a-t-il d'extraordinaire

(42)
à voir deux hommes se donner l'accidade ! Cela me fait plaisir au contraire d'être témoin de la franche amitié qui existe entre les deux meilleurs employés de l'usine Ferrier; ça dénote deux grande coeurs et ne pourrait qu'augmenter, si cela était encore possible, l'estime que je vous porte à tous deux.

Ancelin.

Croyez, madame, que notre profonde sympathie pour vous et ceux qui vous entourent, vous est au même taux rendue.

Robert.

Et notre seul souci est la prospérité de la maison.

Louise.

Qui bientôt sera la votre mon cher enfant.

Robert.

Oh! madame.

Louise.

Vous pouvez dire maman, ne vous gênez pas. Serait-il indiscret de connaître le motif de votre effusion ?

Robert.

Il n'y a aucune indiscretion, mais...

Louise.

Oh! Vous pouvez parler, je serai forte. Depuis huit jours, je n'y attends à ce moment fatal, mais je vous en prie, devant

Yvonne, feignez l'ignorance, donnez lui l'espoir d'un revirement probable, et ne lui avouez la vérité, qu'à la dernière minute.

Ancekin.

(à part) Elle sait tout.

Louise.

Elle ne vous en a pas encore parlé!

Robert.

Non! Madame! Pas encore.

Louise.

J'aime mieux cela.

Ancekin.

(à Robert à part) Aurait-elle entendu notre conversation?

Robert.

C'est probable.

Louise.

(à Ancekin) Vous resterez près de nous, n'est-ce pas mon brave ami? Vous remplacerez Lucien.

Ancekin.

Vraiment, je ne sais si ma place...

Louise.

Comment votre place? Mais mon mari m'a répété cent fois qu'à la mort de son père, c'était vous qui dirigiez l'usine.

Anselin.

Je l'avoue. Oui madame; mais en ce temps là!

Suzanne.

En ce temps là! Était-il meilleur qu'à présent? Vous êtes plus âgé; allez vous dire, mais vos connaissances sont toujours les mêmes, plus riches en savoir je pourrais ajouter. Et puis d'ailleurs, le devoir ne vous le commande-t-il pas? Lucien et Robert vont aller combattre, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas nous quitter.

Anselin.

(à part) Diable! Quelle gaffe allais-je commettre! C'est du conflit qu'il est question.

Suzanne.

Voyons; vous hésitez à répondre?

Anselin.

(se ressaisissant). Je voulais, moi aussi, vous laisser une lueur d'espoir. Ne vous alarmez pas à tort; tout peut encore s'arranger, se rétablir.

Suzanne.

À quoi bon essayer de me rassurer. La politique d'Outre-Rhin ne laisse aucun doute à ce sujet. D'ailleurs, n'en êtes-vous pas convaincu vous-même? Sachant que Robert va être rappelé sous les drapeaux, s'il ne l'est déjà, vous l'avez

embrassé sentant qu'il va partir. Oh! Vous croyez que je ne vous avais pas désiré!

Robert.

(à part.) j'aime autant qu'il en soit ainsi. (Bernard entre du fond.)

Bernard.

Monsieur Ancelin, un employé de la Banque de France est au guichet et vous attend. (il sort même endroit.)

Ancelin.

(à part.) C'est la guerre qui commence pour moi, l'argent n'est pas en caisse. (haut.) Veuillez m'excuser madame.

Souise.

Faites mon ami. (Ancelin sort à droite.)

Scène XIII.

Robert, Souise puis Bernard.

Robert.

(à part regardant Ancelin sortir.) Quel brave honnre tout de même.

Souise.

Mons! Vous allez nous quitter mon petit Robert!

Robert.

La mobilisation n'est pas encore décrétée; nos troupes de couverture sont à la frontière il est vrai, mais pour parer à toute éventualité; un accord peut intervenir. En tous cas,

46
s'il faut prendre les armes, je suis prêt.

Suisse.

A la bonne heure! j'approuve la promptitude de votre décision et soyez persuadé que, malgré tout le chagrin que va me causer le départ de Lucien, je serai forte à l'heure de la séparation. Chacun à son poste; aux hommes le courage; aux femmes l'abnégation. Pas d'hésitation pour le sacrifice: France d'abord!

Robert.

Française! (Bernard entre du fond.)

Bernard.

Le contremaître Leroy prie monsieur l'ingénieur de venir de suite. (il sort)

Robert.

Permettez-moi de me retirer madame.

Suisse.

Allez, allez mon enfant, ne vous gênez pas. Mais dites-moi? Yvonne vient de m'annoncer le brusque départ de son père; où est-il allé?

Robert.

Je l'ignore madame. Je sais qu'après avoir pris connaissance de son courrier, monsieur Genier paraissait un peu agité; à quel sujet? je ne saurais vous le dire.

(47)

Louise.

N'oubliez pas que ce soir vous êtes des nôtres. C'est l'anniversaire de la naissance d'Yvonne; elle a vingt ans aujourd'hui. Le dîner est à huit heures précises, ne vous faites pas attendre.

Robert.

Comptez sur mon exactitude. (saluant Louise) A bientôt madame (il sort au fond).

Louise.

A ce soir, Robert.

. m. Scène XIV. m.

Louise seule puis Bernier.

Jon jeune homme! Que de qualités il possède; un cœur excellent, une conduite irréprochable et travailleur. Je suis sûre que mon Yvonne sera aussi heureuse avec lui que je le suis avec son père. Ah! Oui! Je suis bien heureuse, moi. Pourtant il me semble que depuis quelque temps Lucien n'est plus le même avec moi; il s'absente plus souvent; rentre tard la nuit; parle peu et quand je le questionne sur ce changement subit, le souci des affaires me répond-il. Lui si affectueux autrefois, si prévenant, content de m'accompagner dans mes sorties, m'entourant des mille petits soins si chers à l'épouse; aujourd'hui c'est à peine s'il fait atten-

48
tion à ma toilette. Qu'est-ce que cela signifie? Le souci
des affaires? Non! N'y a autre chose.... Alors bon! Voilà
que je doute de mon mari à présent.

Bernier.

(en coulisse) Je vais faire le nécessaire pour aviser au
plus tôt. Apportez-moi le chiffre exact de la somme à
vous remettre.

Ancelin.

(en coulisse) A l'instant Monsieur!

Louise.

justement le voici.

. m. Scène XV. m.

Louise; Bernier puis Ancelin et Bernard.

Bernier.

(entrant) Tiens! tu étais là!

Louise.

Oui! Ne faut-il pas quelqu'un pour te remplacer quand
tu es absent.

Bernier.

Ancelin n'est-il pas là? (coûtement)

Louise.

De quel ton me dis-tu cela?

Bernier.

(s'assoyant.) C'est vrai; tu ne dois pas supporter l'effet de ma mauvaise humeur.

Louise.

La mauvaise humeur?

Bernier.

Oui! Mais je ne puis t'expliquer; je ne peux pas t'associer aux travaux de l'usine; te faire partager les ennuis que m'occasionne la direction des affaires.

Louise.

Et pourquoi? Est-ce que je ne partage pas toute ta vie?

Bernier.

Toute ma vie; oui! Mais aujourd'hui!...

Louise.

Aujourd'hui comme hier, comme demain, comme toujours; je suis ta femme; ce titre me donne le droit d'être ta confidente. Ai-je démerité de ta confiance? Non! N'est-ce pas? Eh bien! Parle; dis-moi pourquoi tu es si bouleversé en ce moment.

Bernier.

Tu veux le savoir?

Louise.

Je t'en prie. (Ancelin paraît à droite, un papier à la main.)

Bernier.

Donnez Ancelin. (Prenant le papier) Eh bien! Il me manque en
caisse pour compléter mes paiements, y compris les salaires
ouvriers du mois courant....

Souise.

Attends donc

Bernier.

Quatre vingt cinq mille francs.

Souise.

C'est une somme énorme en effet, mais n'as-tu pas dans
tes ateliers des travaux en cours représentant dix fois au
moins ton embarras actuel?

Bernier.

Assurément; mais cela ne me donne pas les fonds néces-
saires à mon échéance présente.

Souise.

Eh bien! Ne suis-je pas là, moi? N'ai-je pas ma fortune
personnelle? Cette fortune, n'est-elle pas à toi comme à moi?
Que n'en parles-tu immédiatement.

Ancelin.

(à part) j'en étais sûr.

Bernier.

Comment! Tu consentais?

Souise.

Mais de suite. (soufflant) Le temps de mettre mon chapeau et je vais chez notre notaire. Dans une heure au plus, je serai de retour. (allant près de lui) Avais-je raison d'insister à être ta confidente.

Bernier.

(l'embrassant) Comme tu es bonne.

Bernard.

(entrant) Monsieur a sonné!

Souise.

Dites au Baptiste d'atteler.

Bernard.

Bien madame. (en sortant il se croise avec Hélène Falter qui entre.)

(à part) L'original de la photo.

Hélène.

Bonjour! je ne vous dérange pas!

Souise.

(l'embrassant) Bonjour Hélène. Vous arrivez mal; j'allais partir. Une course pressante.

Bernier.

Mademoiselle Falter.

Scène XVI.

Souise; Bernier; Anselin; Hélène.

Hélène.

52
je viens pour vous faire mes adieux.

Bernier.

Vos adieux!

Hélène.

Oui; Serge tient absolument à passer quelques semaines à la mer; je m'ennuierais toute seule ici. Je suis donc décidée à l'accompagner.

Bernier.

Votre père ne nous avait rien dit de ce voyage.

Ancefin.

(se retirant et à part) Voilà une mer qui pourrait bien se trouver de l'autre côté du Rhin. (Il sort à droite.)

Hélène.

L'idée lui en est venue subitement hier pendant que nous dinions et nos préparatifs de départ sont déjà terminés (elle fait un clin d'œil à Bernier.)

Swisse.

(à part) Je ne rêve pas; ils se sont fait un signe. Est-ce que par hasard?

Hélène.

J'ai encore quelques amis à visiter et je repasserai par ici. J'espère chère madame que vous serez de retour.

Swisse.

(à part) Lui! Lucien! Non, ce n'est pas possible. (haut) je vous quitte.

Hélène.

À votre aise.

Louise.

(à part en sortant à gauche.) Je veux savoir.

.. m. Scène XVII. m.

Bernier, Hélène.

Bernier.

(s'assurant du départ de Louise) Ce n'est pas vrai, dis, tu ne pars pas?

Hélène.

Rien n'est moins vrai mon ami, mais pas avec mon père.

Bernier.

Où vas-tu?

Hélène.

À la recherche d'une conquête.

Bernier.

Oui, je comprends, c'est pour me rendre jaloux que tu dis cela.

Hélène.

Loin de moi cette pensée mon cher, mais tu dois bien songer que si mon père me ferme sa bourse, il faut bien qu'il

(54)
s'en assure une autre part moi quelque part. Comme la
tienne se montre de plus en plus vide, alors...

Bernier.

Ecoute. moi Hélène! Il n'y a qu'un instant, je me trou-
vais chez ton père, afin de toucher une somme qu'il
m'avait promise pour ce matin; je ne l'ai pas rencontrée.
Ensuite je suis allé sonner à ton domicile particulier,
pas de réponse. je reviens et confie à Louise l'embaras
dans lequel je me trouve, alors, sans me demander
aucune explication, elle me propose de retirer des mains
de son notaire, la dot reconnue par son père. Ton arri-
vée soudaine l'a surprise dans les apprêts de la course
qu'elle doit faire pour cette opération.

Hélène.

Tout cela est fort beau pour toi; généreux de sa part,
mais n'améliore pas le triste sort qui se dessine pour
moi.

Bernier.

Mais tu ne comprends donc pas que, cette échéance
passée, je pourrai disposer à nouveau d'un capital
assez sérieux pour satisfaire tes nombreuses exigences,
un peu trop exagérées, j'oserais dire, car tes folles dé-
penses t'entraînent à des frais capables de ruiner le

coffre le plus solide; ne pourrais-tu pas vivre très heureuse tout en réduisant le luxe inutile dont tu t'entoures?

Hélène.

Demande-moi plutôt à m'abaisser au niveau des femmes de tes ouvrières d'usine. Tiens! Au fait; pourquoi ne m'offres-tu pas une place aux écritures dans tes bureaux? L'idée serait excellente; tu m'aurais toute la journée près de toi et cela ne te coûterait que les cent cinquante ou deux cents francs par mois que tu pourrais m'allouer en rétribution de mes salaires. (Elle rit)

Bernier.

Je t'en prie, Hélène, ne raille pas tous ces travailleurs qui, dans l'enfer du laminoir ou de la forge, retirent leur quotidienne pitance. La tâche est rude pour ces braves gens que je plains. Oui, je les plains, en songeant que si mon père ne m'avait pas laissé les moyens de tenir le rang que j'occupe, peut-être à cette heure je serais avec eux, moi, simple artisan, gagnant à la sueur de mon front, le pain qu'aujourd'hui tu gaspilles.

Hélène.

Je ne te connaissais pas moraliste mon cher; si j'avais, comme le pain dont tu parles, du temps à perdre, je t'écouterais volontiers; mais nos divergences

56
de nous nous séparant, je saisis l'occasion qui m'est fournie
pour te donner congé.

Bernier.

Hélène! Ces comparaisons ne sont pas des actes. Patiente;
demain tu n'auras plus rien à désirer.

Hélène.

Le langage tui est beaucoup plus conciliant que l'autre et
mérite la peine d'être écouté; aussi pour te prouver que toute
bonne volonté n'est pas éteinte chez moi, je consens à réduire
mon budget.

Bernier.

A la bonne heure.

Hélène.

je me contenterai de dix mille francs par mois.

Bernier.

(atterré) Dix mille francs!

Hélène.

Tu vois si je suis raisonnable.

Bernier.

Hélène!

Hélène.

je me priverai un peu plus, voilà tout. Tu consens n'est-ce
pas?

Bernier.

Mais c'est ma peste que tu cherches ?

Hélène.

(Le prenant par le cou) Non ! C'est ton cœur. (Louise entre de gauche précipitamment.)

Scène XVIII.

Bernier, Hélène, Louise puis Ancelin, Robert, Yvonne et Bernard.
Louise.

Oui, prenez lui son cœur, mais ne touchez pas à ma fortune qui représente l'avenir de ma fille bien aimée; qui s'attaque à elle, s'attaque à moi. Prenez garde, Hélène Falter, le combat commence et je vous prévieni: les armes ne sont pas égales; à vous la honte, à moi l'honneur. Vous aurez votre amant, soit; mais jusqu'au jour où le lien qui m'unirait encore à lui ne sera pas brisé, j'aurai le nom qu'il porte à sauver du naufrage et là où Louise Gerroont pourrait échouer, Louise Gerrier vaincra tous les obstacles. Maintenant sortez d'ici; sortez, je vous l'ordonne. (Elle s'évanouit; Lucien est assis à son bureau et tient sa tête entre ses mains. Ancelin entre de droite court à Louise. Yvonne entre de gauche)

Hélène.

(Chantaine en regardant Lucien). Pauvre Lucien; te voilà bien à plaindre. (Elle sort au fond pendant que Robert qui entre, lui lance un regard

(58)
de haine.)

Anclon.

Vite, vite, un peu d'eau fraîche.

Souise.

(revenant à elle) Non! C'est inutile! Ce n'est rien; un simple étourdissement.

Yvonne.

Maman! Ma petite maman, qu'a-tu?

Souise.

Rien, ma chérie, une faiblesse.

Robert.

Mademoiselle, remontez chez vous, je vous en prie.

Bernard.

La voiture de Madame est prête. (il restait au fond)

Yvonne.

~~Le vas le que s'est-il donc passé mon Dieu?~~

Souise.

Le vas le savoir mon enfant (se levant) Hélène Falter est la maîtresse de ton père.

Yvonne.

Oh! Maman! Est-ce possible? Père! Ce n'est pas vrai.

Souise.

J'ai tout entendu de leur conversation; je les épiais derrière

cette porte.

Bernier.

Tous faites comme les domestiques à présent.

Bernard.

(à part) Ça, c'est pour moi.

Souise.

Non! je démasque les traîtres.

Bernard.

(à part en sortant.) Ça, c'est pour lui. (Lucien se lève pour sortir.)

Souise.

(l'arrêtant) Attendez! Je vais dès aujourd'hui confier à un avocat le soin d'introduire, contre vous, une instance en divorce; mais, je le répète, jusqu'au jour où je porterai votre nom, je veux qu'il reste intact. Monsieur Ancelin; Robert.

Ancelin et Robert.

Madame.

Souise.

Vous allez venir immédiatement avec moi chez mon notaire (à Bernier) et vous aussi Monsieur, votre présence est indispensable.

Bernier.

Pourquoi?

Souise.



60
Comme je ne puis, sans méfiance, vous remettre l'argent
que je vais y retirer, je veux, pour que mes intérêts et ceux
de ma fille soient en sûreté, que des mains garanties les
sauvegardent du péril qui les attend; que d'honnêtes gens
munis de pleins pouvoirs les détournent du chemin que
vous leur feriez prendre; en un mot je veux la raison sociale
Bernier, Ancelin et Verneuil.

Bernier.

Quoi! Vous voulez associer des étrangers à votre fortune?

Souise.

Non pas des étrangers, mais de sûrs défenseurs de l'ave-
nir. Un refus de votre part pourrait bien précipiter votre
perte; choisissez.

Bernier.

(Réfléchissant) Il sera fait selon votre désir.

Souise.

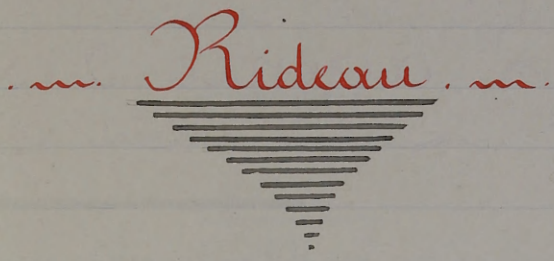
D'autre part; tous les trois mois, il sera établi un relevé
des bénéfices dont une fraction vous sera versée; vous
l'emploierez comme bon vous semblera. A dater de ce
jour, le père de mon enfant a perdu tous ses droits.

Yvonne.

Maman! Pardonne-lui.

Souise.

Ma volonté est inébranlable. (Prenant sa fille dans ses bras.)
A présent, va te préparer ma chérie, nous allons fêter
tes vingt ans.



Acte Deuxième.

S'agence d'espionnage 2 Août 1914.

Chez le banquier Serge Falter. Un salon riche, mais d'apparence sombre; porte au fond avec fauteuils de chaque côté. Porte à gauche; à droite: fenêtre entre ouverte; une colonne avec statuette. A gauche: canapé. Au milieu: guéridon avec chaises autour. Au lever du rideau, Serge et Hélène sont assis près du guéridon.

Scène I.

Serge; Hélène.

Serge.

Ah! Par exemple! Que m'apprends-tu là?

Hélène.

L'exacte vérité; je vous ai attendue hier toute la journée, j'étais impatiente de vous raconter cette affaire.

Serge.

Un coup de téléphone m'avait mandé d'urgence à Paris et j'ai dû passer la nuit à conférer et je t'assure que moi, non

plus je n'ai pas perdu mon temps. (après une pause) Ainsi; sa femme sait tout!

Hélène.

Oui; ah! Si vous l'aviez vue! Elle était superbe dans sa cotière.

Serge.

Et lui; que disait-il?

Hélène.

Pas un mot; atterré, abattu, ne sachant quoi répondre, il est demeuré sur une chaise comme frappé de la foudre.

Serge.

C'est en effet un rude coup de tonnerre; aussi, maintenant plus que jamais, il s'agit de ne pas le perdre de vue. Le moment est enfin venu de lui arracher ce que je convoite depuis si longtemps.

Hélène.

Quoi donc?

Serge.

Je vais te le dire. Tu sais que nous sommes ici pour la même cause; je te fais passer pour ma soeur, quand tu n'es en réalité que la chanteuse Paule Rambach, recherchée pour le meurtre de son amant, par la sûreté de Berlin.

Hélène.

A quoi bon me rappeler ce triste souvenir.

Serge.

Laisse-moi continuer. (Prenant dans son portefeuille une coupure de journaux)
 Il y a quatre ans, le Berliner Tageblatt relatait le fait suivant; «
 Ah! je l'ai gardé précieusement comme je conserve tous les
 dossiers concernant les agents placés sous mes ordres et cet
 article constitue le tien:» L'artiste lyrique bien connue, Paula
 Rarnbach vient, au cours d'une scène de jalousie de tuer
 d'un coup de revolver son amant Wilhem Thierrmann l'émi-
 nent avocat. Le braquage de l'artiste retrouvé sur le lieu du
 crime, ne laisse aucun doute sur sa culpabilité; la meurtrière
 ayant pris la fuite, son signalement a été lancé dans toutes
 les directions; son arrestation est imminente. L'enquête se
 poursuit.» En ma qualité d'inspecteur de la sûreté générale
 je fus chargé de cette affaire, mais n'eus pas grand temps de
 m'en occuper, car le service d'espionnage me désigna pour fonder
 à Saint-Peters la banque qui devait masquer nos véritables
 agissements. L'année dernière, au cours d'une soirée aux
 Folies Bergère, je te reconnus près de moi. Le filer à la sortie n'é-
 tait qu'un jeu d'enfant, car le lendemain je me présentais à
 ton domicile et te donnais à choisir entre ton arrestation im-
 médiate ou ta participation à la cause allemande.

Hélène.

Aussi ai-je accepté cette dernière proposition.

Serge.

La plus raisonnable. Donc, je te remis un faux état-civil te garantissant toute sécurité. Tu peux agir librement, pour tous, excepté moi, tu es Hélène Falter, la sœur du riche banquier; tes services sont royalement payés et méritent d'être exécutés scrupuleusement.

Hélène.

Ouy. vous eu à vous plaindre de moi!

Serge.

Certes non! Mais de la mission que j't'ai confiée, tu n'en as accompli que la première partie; reste la seconde.

Hélène.

Je voudrais bien la connaître.

Serge.

À l'instant; Fernier t'aime d'un amour touchant à la folie; tu as su lui tirer sa fortune personnelle, ruiné ses moyens de satisfaire à tes desirs combinés; pour continuer les relations que tu simules avec lui, il lui faut un nouvel éclat. Avec prudence, sans brusquer les choses, de manière à ne pas lui donner l'éveil sur nos véritables desseins, offre lui la splendeur, en échange, bien entendu, des plans de son nouveau moteur pour avion qui, d'après les informations qu'il m'a confiées, doit assurer la maîtrise de

(66)
l'air. Ces plans, je les veux; arrange-toi, coûte que coûte, il me les faut. Reussis et Paul Rambach pourra sans danger circuler librement dans la plus grande Allemagne.

Helène

Je les aurai, je vous le jure. (Comme à elle-même) Ah! Ah! Louise Junier; tu m'as déjéré; tant pis pour toi! Tu sauras bientôt ce que peut une allemande. (On frappe; elle s'avance.) Ah! C'est l'heure du rapport, je vous avais oublié. (Martha, Schultz, Bréma entrent du fond.)

Scène II

Serge, Helène, Martha, Schultz, Bréma puis
le Colonel.

Serge

(leur faisant signe de s'asseoir) Qu'avez-vous à m'apprendre? Parlez Martha!

Martha

La majeure partie des régiments se concentre vers la frontière de l'est. Dans quelques heures, je connaîtrai le nombre et la désignation des corps d'armée qui s'y portent. Quand l'état de siège sera proclamé à Paris, le général Gallieni sera nommé gouverneur militaire de la capitale, en remplacement du général Michel.

Serge

Jien.

Martha.

Le soir de nouveaux détails vous seront donnés.

Serge.

Parfait! Et vous Schultz?

Schultz

L'armée anglaise est prête à débarquer en France; la ville de Rouen sera la base de leurs opérations militaires.

Serge.

Voilà un renseignement important. (à Schultz) Vous partirez pour Rouen ce soir afin d'y dénombrer les effectifs que vous me signalez comme devant y arriver. Hail!

Briman.

Monsieur.

Serge.

Vous remettrez à Schultz une provision de dix mille francs contre reçu qu'il vous établira. Les comptes de juillet sont réglés?

Briman.

Entièrement; y compris les rétributions de nos indicateurs en province.

Serge.

Très bien. (à Schultz) Vous m'adresserez votre courrier aux

68
initiales A. I. bureau restant de l'Hôtel de Ville à Paris.

Schultz.

Tous quittez Saint Denis ?

Serge.

Je n'en sais rien encore, mais c'est à prévoir. Allez Schultz,
Karl vous attend. (Gréman et Schultz se dirigent vers le fond ;
Gréman en ouvrant la porte aperçoit le colonel Bréman.) annonçant : Le colo-
nel Von March (vous se lèvent).

Tous.

Colonel !

le Colonel.

(à Gréman et Schultz) Restez ! je n'ai pas un instant à perdre.
Un télégramme chiffré de Berlin reçu par télégraphie sans
fil, m'apprend que les troupes allemandes vont investir Liège
et s'attendent de la part des belges à une résistance opiniâtre.
L'ordre de rejoindre immédiatement m'est signifié ; je vous
quitte. Je vais traverser la Suisse et gagner Munich pour
me mettre à la disposition du gouverneur de cette place.
Transmettez comme par le passé, votre rapport au comité
central à Genève pour que nous soyons journellement
renseignés sur la marche des armées ennemies.

Serge.

Oui, colonel.

Le Colonel.

Que chacun redouble de zèle et de vigilance dans les missions qui lui sont confiées. Quels sont les agents restés sous votre contrôle ?

Serge.

La plupart sont parties dans différentes directions et dépendent dorénavant du comité central. Voici ceux qui restent attachés à mon service : Heinrich Schultz qui sera ce soir à Rouen pour y observer le mouvement de l'armée britannique attendue dans cette ville.

Le Colonel.

Oui ; je sais cela. La nouvelle vient de m'être transmise par un de nos agents à Londres. Ensuite.

Serge.

Préman surveille étroitement les abords du ministère de la guerre ; Martha Freirich opère dans les milieux d'officiers ; Gertha Track récolte à Cherbourg une moisson d'indices sur l'évolution de l'escadre du Nord, à l'exemple de Marpha Grith attendant à Toulon le départ de la flotte de la Méditerranée ; et enfin Paule Rarnbach qui doit nous apporter les plans de l'invention Geisler.

Le Colonel.

70
Allons; à la besogne! Dans quelques heures, la France mobilisée
les vaincus de 1870, vont se ruier comme des fous sur la citadelle
vivante qui se dresse déjà devant eux. Que leurs chants et leurs
clameurs arrivent jusqu'à vous comme le râle du condamné
qui va payer sa dette. Employez tout votre génie à dresser des
embrûches sur le passage de l'adversaire. Patience amis! Avant
un mois, nos vibrantes clairons vous apporteront le salut de
la patrie triomphante. A bientôt et n'oubliez pas notre devise:
Pour le Kaiser et la plus grande Allemagne.

Tous.

Pour le Kaiser et la plus grande Allemagne.

Le Colonel.

Et maintenant, en route.

Tous.

Bon voyage colonel et à bientôt. (Le colonel sort, suivi de tous sauf
Hélène.)

Scène III.

Hélène seule, puis Serge et Bréman.

Hélène.

Ah! Oui; à la plus grande Allemagne; moi aussi, je ne tar-
derai pas à la revoir. Ce jour-là, je le bénirai du fond de
mon cœur.

Voix en coulisse.

(71)

La mobilisation générale; la guerre est déclarée; demandez le journal.

Hélène.

Le colonel Von March ne s'était pas trompé

Voix en coulisse.

L'écho de Paris; la guerre avec l'Allemagne; (Serge vient)

Serge.

Oh bien! tu as entendu? L'heure vient de sonner; l'heure de la grande victoire.

Voix en coulisse.

Demandez le petit parisien; la mobilisation générale.

Plusieurs voix en coulisse.

A Berlin! A Berlin!

Serge.

Ecoute leurs criards mensonges à ces français que j'exécire.
Ah! vous les verrez vos soldats de papier contre nos hommes de bronze. Attendez pauvres mannequins! Dans quelques jours, vos voix se feront moins sonores et comme l'a dit Von March, avant un mois, nous n'entendrons plus de vos bouches infâmes, que le râle des mourants.

Hélène.

Comme vous les laissez aussi.

Serge.

72
Qui je les hais et je voudrais les voir tous exterminés. Aussi, nos régiments ne leur font ni grâce, ni merci. Comme je voudrais les voir tuant, pillant, brûlant tout sur leur passage. Avec quel frémissement de joie je pourrais applaudir à leurs nobles exploits. (on frappe) Entrez. (Guéman entre du fond.) Qui y a-t-il Karl?

Briman.

Monsieur Bernier demande à être reçu.

Serge.

Mais certainement; Faites entrer Monsieur Bernier. (Karl sort.)

Hélène.

À nous deux à présent. Vous restez?

Serge.

Quelques minutes seulement et je te laisserai seule avec lui.

Briman.

(annonçant) Monsieur Lucien Bernier. (Lucien entre; Karl sort.)

Scène IV.

Hélène, Serge, Bernier.

Serge.

(allant à lui) Bonjour cher ami et croyez à la peine que j'ai ressentie en apprenant le coup de théâtre qui s'est passé hier matin.

Bernier.

Hélène vous a dit ?

Serge.

(Il lui fait signe de s'asseoir.) Tout. Je vous l'avais prédit. Ces acteurs là, voyez-vous, finissent toujours leur carrière dans un sombre décor. Tout ceci est fâcheux pour moi; j'ai eu beau sermonner Hélène sur vos coupables relations, rien n'y a fait. Je garde en tout cela un rôle ridicule. Moi dont toute la vie n'est faite que d'honneur et probité, tolérer de ma sœur une pareille inconduite, il me semble que la honte rejait sur moi et cette pensée qui devrait exciter ma colère, ne va contre que la pitié.

Bernier.

La vie a de fatales circonstances.

Serge.

Vous l'avez dit; tenez! Regardez-la! Depuis hier, elle ne fait que pleurer.

Bernier.

Voyons Hélène; il faut surmonter cela.

Serge.

Votre situation perdue lui cause un énorme chagrin. Savez-vous ce qu'elle me demandait il n'y a qu'un instant ?

Bernier.

74
Mais non!

Serge.

Tout simplement de lui donner cent mille francs pour partir avec vous.

Bernier.

Comment! Hélène aurait osé...

Serge.

Oui; mais, halte-là! Rien à faire de ce côté; je me ruinerais pour elle et j'y mets le holà. Qu'elle fasse ce qu'elle veut; elle est libre; débourse; fini. Et propos; c'est à mon grand regret que je n'ai pu donner satisfaction à l'emprunt que vous m'avez sollicité; ne voyez à cela aucune mauvaise volonté de ma part, ayant résolu, avec l'argent dont je dispose, de faciliter la tâche des inventeurs français travaillant en ce moment pour la défense de votre chère patrie. Je parle bien entendu pour les humbles, les nécessiteux, ceux à qui la fortune ne sourit jamais et qui, faute de ressources, ne peuvent mener à bien leurs ingénieuses découvertes. (Tirant sa montre) Sapristi! Déjà dix heures; j'allais oublier mon rendez-vous. Vous m'excuserez.

Bernier.

Tous serez longtemps absent!

Serge.

Je rentrerai pour déjeuner. Restez avec nous, nous pourrions causer plus longuement. C'est dit!

Bernier.

Je vais vous attendre.

Serge.

C'est gentil. (lui serrant la main) A tout à l'heure, cher ami.
(Serge sort au fond.)

Scène V.

Hélène, Bernier.

Bernier.

(s'asseyant près d'Hélène.) Alors! Rien vrai; tu es triste?

Hélène.

Oui, car c'est par ma faute que tout est arrivé!

Bernier.

Que veux-tu? tôt ou tard, il fallait s'y attendre.

Hélène.

Qui a dit ta femme après mon départ?

Bernier.

Louise va demander le divorce.

Hélène.

Quel bonheur!

Bernier.

Comment?

Hélène.

De cette façon, tu seras libre; nous pourrons nous voir sans nous cacher; nous aimer sans déguisement; être l'un à l'autre tous les deux, rien que tous deux.

Bernier.

Tu parles sincèrement?

Hélène.

(Se fixant dans les yeux) Regarde-moi!

Bernier.

Mais alors; tes paroles d'hier; ton voyage à la mer; l'argent que tu exigeais?

Hélène.

Histoire inventée par moi pour exciter ta jalousie.

Bernier.

Comme tu es enfant tout de même; aujourd'hui c'est à mon tour de te taquiner, seulement ce que j'ai à te dire n'est que la malheureuse vérité; je vais parler.

Hélène.

Avec moi?

Bernier.

Hélène non! Ma thérie; je ne puis t'ennuyer.

Hélène.

Et pourquoi ne peux-tu pas?

Bernier.

Parce que là où je vais, tu ne pourrais me suivre. Je suis lieutenant de réserve, la guerre est déclarée; je vais faire mon devoir.

Hélène.

Oh! Mais c'est affreux! Et moi qui n'avais pas songé à cela. Oui; c'est vrai; il va falloir nous séparer; je ne pourrais jamais vivre sans toi. Que vais-je devenir mon Dieu! Que vais-je devenir!

Bernier.

Rassure-toi ma chère Hélène, calme tes craintes, je serai vite de retour. La guerre ne peut être longue; avec les armements actuels, le combat sera terrible mais de courte durée. Dans trois mois tout au plus, nous serons de nouveau réunis.

Hélène.

Tu dis cela pour me tranquilliser, mais je n'y crois pas. Non! Ne me quitte pas, reste, je ne veux pas que tu partes; tu ne peux pas t'en aller.

Bernier.

Ce que tu me demandes là est impossible. Réfléchis; la guerre! je dois faire comme tout le monde, le devoir le commande, la conscience l'ordonne. Malgré tout l'amour

78
que j'ai pour toi, je ne puis désobéir à la patrie.

Hélène.

Ei, écoute moi; ne m'abandonne pas; nous fuirons s'il le faut; nous irons vivre à l'étranger, en Espagne, où tu voudras, pourvu que nous restions ensemble. Tu verras comme nous serons heureux! Là, du moins, je serai sûre que tu m'appartien-
dras. C'est oui, mon chéri, tu acceptes?

Bernier.

Je t'en prie Hélène, ne cherche pas à me détourner du chemin de l'honneur; songe que mon pays se trouve menacé par ces brutes germaniques et que ma place est dans les rangs de tous ces braves qui vont sans hésiter verser leur sang pour la défense de la liberté. Une défection serait une lâcheté; désertier un crime; te préférer à la patrie, une trahison indigne d'un soldat français.

Hélène.

Oui, oui; tu as raison, je suis folle de te parler ainsi; que veux-tu? Je t'aime tant que je suis pardonnable.
(câlme) Tu ne m'en veux pas au moins?

Bernier.

Pourquoi t'en voudrais-je? (l'embrassant) Quand c'est ton cœur qui parle.

Hélène.

Où vais-je aller pendant ton absence?

Bernier.

Rester ici, près de ton frère et attendre mon retour.

Hélène.

Oh! C'est inutile; il n'y faut plus compter. Serge ne me gardera pas près de lui; il me reproche tout à présent, jusqu'à sa table que je partage avec lui. Je n'ai plus rien à espérer de ses libéralités; il me l'a dit en ta présence.

Bernier.

Comment faire alors puisque tout crédit m'est fermé?

Hélène.

(Pleurant) Il ne me reste plus qu'à mourir plutôt que d'être condamnée à la misère.

Bernier.

Avant d'en arriver à une telle résolution, il faut réfléchir; il y a remède à tout. Je vais tâcher de parler au plus pressé; quelques centaines de francs, je puis les réaliser immédiatement et ensuite nous aviserons. Ne te désolés pas outre mesure. J'invoquerai une histoire de dette de jeu, quelque prétexte qui me permettra de te fournir les moyens d'existence pendant deux ou trois mois; de ton côté, comprenant la gravité de la situation qui nous est faite, tu en accepteras les inconvénients en t'habituant à

80
une restriction de tes mondanités.

Hélène.

Ce serait trop périlleux pour moi; je voudrais pouvoir le faire, que je ne saurais ni y contraindre; mon amour propre en serait atteint et je ne trouverais pas assez de force pour combattre une pareille humiliation.

Bernier.

Longe pourtant qu'il faut en arriver là.

Hélène.

Oh bien! Non! Après ce qui vient de se passer chez toi, je ne veux pas que ta femme ni écrase de sa richesse, que mon orgueil ne saurait supporter; que l'épouse roule en voiture quand la maîtresse va à pied; qu'elle me pique avec des aiguilles quand je n'aurais que des épingles pour lui répondre; Non! Non! je ne le veux pas; je ne le veux pas.

Bernier.

Voilà que tu reviens dans un état d'esprit voisin de l'exaspération; Louise n'a jamais outrepassé la simplicité dans ses habitudes; de ce côté tu n'as rien à craindre; par conséquent rien à lui envier.

Hélène.

Comment! tu la soutiens à présent! Ah! je te reconnais bien là; avare et hypocrite. Quand il s'agit de débourse, tu ar-

ranges les choses de manière à les réduire à leur plus simple expression; procédé très ingénieux, j'en conviens et qui produirait son effet sur une nature plus docile que la mienne mais qui vient se briser contre un caractère rival de la soumission.

Bernier.

Que de grands mots; veux-tu écouter un conseil?

Helène.

Dis toujours.

Bernier.

Commence par faire de l'économie dans tes phrases en y simplifiant les mots et tu auras fait un grand pas pour l'avenir.

Helène.

C'est le budget que tu veux m'allouer? Merci; je ne peux vivre à ce régime-là et si l'entretien que nous avons ensemble doit encore rouler sur une semblable théorie, je préfère qu'il cesse à l'instant vu que je ne suis pas d'humeur à l'entendre davantage.

Bernier.

Je t'en supplie, Helène, ne te fâche pas.

Helène.

Tu m'exaspères à la fin et ma patience est, comme ta bourse,

82
épuisée; mon cher, laisse-moi te dire ceci: Une maîtresse est un luxe et qui n'a pas les moyens de s'en offrir, n'en prend pas. Tout ce que tu me racontes est invraisemblable; ce n'est ni plus ni moins qu'un marchandage; tu traites avec moi comme pour l'acquisition d'un objet trop cher dont on débâte le prix. Si tu tenais bien à moi; si tu avais quelque souci de celle qui t'aime dans l'abandon que va lui créer ton départ, tu n'aurais aucune peine à lui assurer son bonheur.

Bernier.

Comment cela!

Thélène.

Ce n'est pas à moi de dicter ta conduite.

Bernier.

Je ne te comprends pas.

Thélène.

C'est vrai! Ce n'était pas assez d'être aveugle, voilà que tu fais le sourd à présent. En vérité mon ami, tu possèdes l'art de la dissimulation, mais choisis un autre sujet pour continuer l'épreuve, le jeu est trop mauvais pour moi, je cesse la partie.

Bernier.

Je t'assure que je ne devine pas à quoi tu veux faire allusion.

Hélène.

Il vous dit cela avec une assurance.

Bernier.

Une assurance qui n'est pas voulue je te le jure.

Hélène.

(redevenant câline) Voyons, mon petit Lucien, rappelle-toi les dernières paroles de mon père et cherche bien si tu n'aurais rien à convertir ayant trait à ce qu'il disait ici même, il y a quelques instants.

Bernier.

Je ne sais pas!

Hélène.

Qu'il gardait ses billets de banque pour faciliter la tâche des inventeurs pouvant apporter un précieux concours aux opérations militaires de la France.

Bernier.

Eh bien!

Hélène.

Ne m'as-tu pas parlé d'une invention à toi?

Bernier.

Oui; mais cette invention, c'est toute ma gloire; je tiens à la garder pour moi seul. Seul, je veux la remettre à mon pays, pour que le mérite soit à moi, rien qu'à moi.

Helène.

(s'emportant) tout à toi! Eh bien! Tu auras tout, excepté moi.

Bernier.

Helène! Que me demandes-tu là?

Helène.

Le droit de vivre.

Bernier.

Mais je te le reconnais, ce droit là; pour toi mieux que tout autre.

Helène.

Assez! Tu reconnais tout, tu fais tout, tu veux tout sauf ce que je te demande: assurer mon avenir. Tu refuses; qu'il n'en soit plus question.

Bernier.

Attends un peu; espère.

Helène.

Je n'attends pas, je n'espère plus; je t'accorde dix minutes pour réfléchir et c'est suffisant. Je reviendrais chercher ta décision.

Bernier.

Je t'en prie.

Helène.

(remontant la scène et se retournant) Pas une minute de plus.

(Hélène sort à gauche.)

Scène VI.

Lucien Bernier seul; puis Hélène et Serge.
Bernier.

(accoude sur le quieridon) Elle ne changera pas; ah! pourquoi suis-je
revenu chez elle? Qui'avais-je besoin d'ajouter à la souffrance
qui depuis hier me ronge, un nouveau chevron. J'étais heu-
reux autrefois, tout à mon travail et le soir pour me reposer
des fatigues d'une journée laborieuse, je retrouvais en
rentrant dans mon foyer paisible, deux créatures douces
et bonnes: ma femme et ma fille. Maintenant tout est
brisé; tout mon bonheur perdu, plus rien. (On entend les sons
éloignés, mais se rapprochant peu à peu d'une musique jouant un couplet de
la Marseillaise.) Ah! Hélène! quand le hasard t'a placée sur mon
chemin, c'est un serpent qu'il a mis là pour m'empoi-
sonner de son venin. Et je l'aime malgré tout (s'interrogeant)
Oui; je l'aime; mais sacrifier à mon amour un secret que
j'ai si jalousement gardé; le fruit de mon intelligence et
de mes veilles, le livrer pour m'empoisonner davantage;
(avec force) Non! je serai plus fort que toi Hélène; je veux
t'oublier. (Il sort un revolver de sa poche et met le canon de l'arme à sa
tempe quand tout à coup; comme un bruit de tonnerre, la musique qui est
arrivée sous la fenêtre, attaque le refrain de la Marseillaise; des choeurs en coulisses

86
chantent: aux armes citoyens etc.. Bernier, comme sortant d'un rêve, est accou-
ru vers la fenêtre et reste fasciné par l'hymne national qu'il écoute jusqu'à
la fin; puis remettant le revolver à sa poche) Inverse! Qui'allais-je
faire!? je n'ai plus le droit de disposer de ma vie, à l'heure où
la France appelle tous ses enfants. (Il reprend son chapeau qu'il
a déposé sur un fauteuil en entrant et va pour sortir; Hélène entre immédia-
tement.)

Hélène.

Tu as arrêté une détermination?

Bernier.

Oui!

Hélène.

Alors! Tu restes?

Bernier.

Non! Madame!

Hélène.

Tu vas faire la paix avec ta femme?

Bernier.

Malheureusement non.

Hélène.

Alors! Où vas-tu?

Bernier.

Faire la guerre.

Hélène.

Gravo!

Bernier.

Ah! Madame! Un mot pouvait accomplir un miracle; un mot plus cher que les affections les plus chères, un mot qui dans une seconde de détresse vient de tuer mon amour comme il fait oublier le passé; un mot qui vous relève, grandit, réhabilite et fait battre les cœurs.

Hélène.

Et ce mot c'est....

Bernier.

(D'une voix tonnante en sortant précipitamment) Patrie!

Hélène.

(le regardant partir) Est-il fou! (Avec colère, en un geste de défi.) Ah! tu me résistes! Tu me braves! Prends garde avec ton mot patrie; moi aussi j'ai la mienne et pour la patrie allemande, je saurai bien t'arracher les plans que tu m'as refusé.

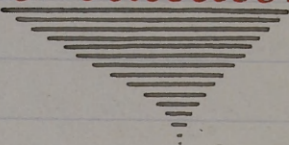
Serge.

(entrant du fond précipitamment.) Qui's donc Bernier? je viens de le croiser dans l'escalier, il partait comme un fou. Où court-il comme cela?

Hélène.

(88)
(désignant la fenêtre) A la mort!

Rideau.



Acte Troisième

Fourberie allemande

Un an après chez madame Bernier. Salon riche avec porte au fond et fenêtres ouvertes de chaque côté donnant sur le jardin; portes latérales. A gauche; une cheminée avec sa garniture et une glace au dessus. Objets d'art. A droite; un canapé. Au fond, à droite de la porte, un secrétaire dans lequel les plans sont enfermés. Au milieu; un guéridon avec fauteuils autour. Sur le guéridon; un timbre sonnerie.

Scène I

Souise; Ancelin.

Souise.

Vous pensez, mon ami, que Robert revient aujourd'hui définitivement?

Ancelin.

Il devrait être ici depuis hier. (tirant un papier de sa poche)
L'ordre du ministère est formel. (lisant) « A dater du 20 juillet 1915, le lieutenant Robert Verneuil du 5^{ème} régiment, reprendra, au titre militaire, à l'usine Bernier à Saint-Denis,

90
l'emploi d'ingénieur civil qu'il y occupait avant la mobilisation. » Et nous sommes aujourd'hui 21. (Il remet le papier en poche.)

Soixise.

Nous allons te voir arriver d'un moment à l'autre. Que de mal avons nous eu pour le faire consentir à rentrer parmi nous; je ne veua pas être embusqué disait-il dans ses lettres; pourtant sa présence ici est devenue indispensable. Vous ne pouvez pas être partout.

Ancelin.

Cela n'est pas le motif; mais je n'entends rien à la mécanique, je ne suis pas ingénieur moi.

Soixise.

Il n'empêche que jusqu'ici, l'usine n'a tout de même pas arrêté.

Ancelin.

Grâce à la collaboration des anciens ouvriers que nous avons pu conserver avec nous.

Soixise.

Bientôt un an que Lucien est parti; existe-t-il encore?

Ancelin.

Si il lui était survenu quelque chose de fâcheux, vous en auriez été avisée par le bureau de l'état civil.

Soixise.

Tous croyez ?

Ancelin.

J'en suis sûr.

Souise.

Il ne vous a jamais écrit ?

Ancelin.

jamais !

Souise.

Enfin.

Ancelin.

Un beau jour il viendra pour embrasser sa fille et alors...

Souise.

Alors !... Achevez donc !

Ancelin.

Tout se raccommodera.

Souise.

C'est impossible.

Ancelin.

Impossible et pourquoi ?

Souise.

Tout ne comprendrez donc pas toute l'étendue de la faute qu'il a commise !

Ancelin.

92
Bah! Il y a remède à tout; d'ailleurs, ne fait-il pas son devoir?

Loïse.

Qui'en sait-on?

Ancelet.

Oh! Oh! Vous êtes cruelle envers lui. Monsieur Fernier aime trop sa patrie pour ne pas la défendre. Vous souvenez-vous des paroles qu'il m'avait dites et que je vous ai reportées après les quelques minutes que j'ai passées avec lui avant son départ? Je le vois encore devant mes yeux; il était en tenue de lieutenant d'infanterie; j'étais à mon bureau quand il vint me trouver. Me prenant par le bras, il m'entraîna lui (designant la fenêtre) dans ce jardin; nous étions émus l'un et l'autre et je me demandais qui de nous deux allait parler le premier. Enfin, ce fut lui qui rompit le silence. Ancelet me dit-il, restez près d'elles, toujours, ne les quittez jamais. Puis il m'embrassa; nous pleurions comme deux enfants quand soudain, se redressant de toute sa grandeur et me prenant les mains, il me dit, d'une voix où vibrait le patriotisme qui emplissait son cœur: « Adieu mon vieil Ancelet; s'est pour la France! » Sur ces derniers mots il s'en alla en fredonnant la Marseillaise. (Loïse essuie une larme)

Loïse.

Et les Falter! Où sont-ils parties? Depuis bien longtemps, nous n'en

tendons plus parler d'eux.

Ancelin.

Ils ont quitté leur habitation dans les derniers jours de Septembre; où sont-ils allés? Mystère! je doute qu'ils aient passé la frontière.

Souise.

Tous les croyez réellement allemands? (Ancelin fait oui de la tête.) Cependant la police est allée chez eux; il a bien fallu qu'ils prouvent leur identité.

Ancelin.

Possible; Mais on ne m'otera pas de l'idée que ce sont de jolies crapules. (Yvonne entre de gauche).

III. Scène II. III.

Souise; Ancelin; Yvonne puis Madeleine.

Yvonne.

Tu ne viens pas avec moi, mère?

Souise.

Où vas-tu ma chérie?

Yvonne.

Jusqu'à la gare; accompagne-moi, cela te fera prendre l'air.

Souise.

Non non enfant; aujourd'hui je me sens plus fatiguée que

94
de couture; j'ai besoin de repos.

Ancelin.

Tous croyez que Robert sera à ce train-ci? Il peut très bien passer par Paris en revenant en taxi; il est plus que probable que c'est la voie qu'il utilisera.

Yvonne.

Je vais au chemin de fer à tout hasard, histoire de me dégoûter un peu les jambes.

Madeline.

(entrant du fond) Mademoiselle! Mademoiselle!

Yvonne.

Qu'y a-t-il?

Madeline.

C'est monsieur Robert Ternault.

Yvonne.

Qu'il entre vite.

Robert.

(entrant) Me voilà (Madeline sort) (Robert est en tenue de lieutenant du génie)

... Scène III ...

Louise, Ancelin, Yvonne, Robert puis Madeline

Robert.

(embrassant Yvonne, puis Louise) Ma chère Yvonne! Madame!

Louise.

Mon petit Robert.

Ancelin.

Et moi, mon lieutenant! Vous ne m'embrassez pas?

Robert.

Mais de tout coeur, monsieur Ancelin.

Ancelin.

Que je suis heureux de vous revoir.

Robert.

Et moi donc! (Yvonne ôte son chapeau)

Ancelin.

(à Yvonne) Tiens! Vous ne sortez plus?

Yvonne.

(souriant) C'est inutile.

Louise.

Mais asseyez-vous donc! Que de choses vous devez avoir à nous raconter?

Robert.

Je crois, par mes lettres, vous avoir, au jour le jour, suffisamment renseignés sur ma nouvelle existence et croyez qu'à côté de l'immense plaisir que j'éprouve à me retrouver parmi vous, je garde un réel chagrin, à la pensée des souffrances que vont encore endurer tous les braves poilus que je viens de quitter.

Ancelin.

Sans vous, l'usine ne pouvait continuer de fonctionner; le contre-maitre Leroy est un serviteur dévoué qui, journellement, a dépensé les ressources de ses capacités, mais les difficultés actuelles qui se présentent, exigent votre grande expérience.

Robert.

Tous vous levez beaucoup trop sur mon habileté, monsieur Ancelin.

Ancelin.

De tout; je vous ai vu à l'œuvre.

Yvonne.

Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt?

Robert.

J'oubliais de vous dire que je suis allé embrasser mes parents.

Yvonne.

Ils vont bien?

Robert.

Très bien; je vous remercie.

Yvonne.

Tous arrivez de ~~Champigny~~ Champigny?

Robert.

Oui. Le train qui hier me ramenait du front, s'y étant arrêté, me procurait l'occasion de voir mon père et ma mère; aussi,

en ai-je profité.

Louise.

Et vous avez bien fait.

Yvonne.

Vous êtes très bien en officier.

Robert.

Vous trouvez?

Yvonne.

Le costume vous sied à ravir.

Louise.

Mais! j'oublie de vous demander si vous avez déjeuné.

Yvonne.

Et moi qui n'y pensais pas.

Robert.

J'ai pris mon nécessaire, merci.

Louise.

Un verre de vin ne se refuse pas.

Yvonne.

Avec quelques biscuits.

Robert.

J'accepte pour le pinard. (Louise sonne)

Yvonne.

Mais! C'est un vrai poile, maintenant.

Robert.

Vous en aviez doute?

Yvonne.

Pour le langage seulement.

Robert.

Pas de distinction devant l'ennemi; riches ou pauvres; bourgeois et gens du peuple, tous ne forment qu'une seule classe marchant vers le même objectif: la victoire. Les balles ne choisissent pas les poitrines et les poitrines ont toutes le même mépris des balles.

Ancelin.

rien dit Verneuil.

Madeline.

(entrant) Madame a sonné!

Suzie.

Apportez une bouteille de Jourgogne et des gateaux.

Madeline.

Rien madame.

Robert.

Il propose Madeline! Ya-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de Bernard?

Madeline.

Où? Lui! Il m'avait écrit trois ou quatre fois dans les premiers

moi, mais je ne lui ai jamais répondu.

Yvonne.

C'est mal; très mal de votre part.

Robert.

Oh bien! Gerard est à Saint-Denis.

Yvonne.

Que dites-vous là?

Robert.

La réalité. Il y a un quart d'heure environ, en allant faire viser mon congé, au bureau de la place, nous nous sommes rencontrés; il vient en permission de six jours.

Ancelin.

Bravo! Bientôt l'usine va se retrouver au grand complet.

Yvonne.

Oh! Pour cela il faudrait que père y soit aussi.

Suzette.

Yvonne! je t'avais priée de ne plus parler de lui devant moi.

Yvonne.

Pendant, s'il venait! Tu le renverrais?

Suzette.

Non! Il serait chez lui, mais je ne me sentirais plus chez moi.

Ancelin.

(à part) C'est ce que nous verrons. (on frappe au fond)

100
Souise.

Entrez!

Bernard.

(en tenue de campagne de capitaine d'infanterie avec deux musettes garnies et un bidon; entrant) Y a pas de dérangement!

Tous.

Bernard!

.m. Scène IV. .m.

Souise, Anceclin, Yvonne, Robert, Bernard puis Madeleine

Bernard.

Pour vous servir; mande pardon si je ne suis pas fait annoncer; Madeleine m'ayant dit que vous étiez au salon, je me suis rappelé du chemin et me voilà.

Souise.

Tous êtes ici chez vous et n'avez pas à vous gêner.

Bernard.

Tous êtes bien bonne madame.

Yvonne.

Robert venait de nous apprendre votre arrivée; mais débarrassez-vous de tout cet attirail! (Bernard qui est resté debout près de la porte du fond, ôte ses musettes et manque de culbuter le plateau que Madeleine apporte à ce moment.)

Madeleine.

Faites attention, monsieur Bernard!

Bernard.

Caporal Bernard, mademoiselle:

Yvonne.

Allons Madeleine, vite un verre de plus que nous trinquions avec nos braves. (Madeleine dépose le plateau avec le vin et les biscuits sur le quierdon.)

Madeline.

J'en avais mis un à tout hasard.

Yvonne.

Très bien.

Bernard.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

Suzise.

Et j'espère bien que vous allez rester ici pendant votre permission.

Bernard.

C'est que...

Ancelin.

Allons mon ami; pas de manières quand c'est offert de si bon coeur.

Bernard.

Madame et mademoiselle ont tellement été gentilles envers

moi.

Souise.

Je vais faire le service. (elle impléte les vœux)

Bernard.

Depuis que je suis parti, je n'ai jamais manqué de rien. Tous les mois je recevais régulièrement

Yvonne.

Tous n'allez pas faire cas d'une futilité.

Souise.

Tous n'avez plus de famille; cette maison n'est-elle pas la vôtre.

Robert.

Et puis Madeleine....

Bernard.

Ah! mon lieutenant! Madeleine! Parlons-en; c'est une sans cœur. Voyez! Le prestige de l'uniforme ne l'a même pas influencée. (rires)

Souise.

Mes amis! A votre santé (levant son verre)

Bernard.

Celui-là, je garantis bien qu'il n'y a pas d'eau dedans.

Robert.

A la victoire!

Anselin.

Aux absents!

Bernard.

Où patron! (Madeleine entre apportant à Louise une carte)

Louise.

(Risant) Marcel Lesage avocat. Vous l'avez fait entrer au bureau!

Madeleine.

Où? Oui madame.

Louise.

Je vais l'y retrouver. (Madeleine sort) Je vous laisse quelques instants.

Yvonne.

Mère! Ne te gêne pas. (Louise sort à droite.)

. m. Scène V . m.

Ancelin, Yvonne, Robert, Bernard puis Louise et

Madeleine.

Ancelin.

C'est l'avocat que madame a chargé de son divorce. Il vient pour masquer les apparences, car, entre nous, il ne s'en occupe pas du tout. Yvonne moi et lui avons combiné une mise en scène pour qu'un jour monsieur Fernier....

Bernard.

Où patron! il était avec moi.

Tous.

Comment!

Bernard.

Pien sûr; c'était mon capitaine.

Ancelin.

Explique nous cela.

Bernard.

Il faisait partie du 129^e de ligne, 3^e compagnie; (saluant militairement) capitaine Genier.

Yvonne.

Papa est capitaine?

Bernard.

Depuis quatre mois; trois de guerre; trois citations.

Yvonne.

Où! C'est magnifique.

Ancelin.

C'est admirable.

Robert.

Voilà qui pourrait bien retarder le divorce.

Ancelin.

Tous voulez dire l'annuler.

Bernard.

Si vous saviez ce qu'il est brave; toujours le premier à l'attaque. S'il ne ramasse pas de puinceaux, c'est qu'il préfère les raisons.

Robert.

Ainsi, vous êtes ensemble.

Bernard.

C'est à dire que, depuis trois semaines, il a rejoint le 21^{ème} territorial. Oh! Il n'est pas gai, je vous l'assure; il a bien changé en un an; il est vrai que la vie que nous menons là-bas n'est pas faite pour nous rajeunir. Dans les lettres que j'écrivais à madame Fernier, il m'avait bien recommandé de garder sur lui le silence, mais en revanche, il lisait avec un vif intérêt les quelques lignes que mademoiselle Yvonne me faisait l'honneur de m'adresser de temps en temps.

Yvonne.

Savait-il que vous deviez venir chez nous?

Bernard.

Il le savait? Parbleu! C'est lui-même qui, avant sa mutation, avait établi la liste des tours de départ.

Yvonne.

Que vous a-t-il dit quand il vous a quitté?

Bernard.

Toujours la même recommandation: ne révéler à personne le régiment auquel il était affecté.

Robert.

106
Le secret est fidèlement gardé.

Bernard.

Que voulez-vous mon lieutenant, c'était plus fort que moi; je n'aurais su me taire plus longtemps.

Uncelin.

Tu as très bien fait Bernard et personne ne saurait te blâmer de cet aveu; mais pas un mot de tout cela devant madame Genier. Attends l'heure de la réconciliation qui bientôt sonnera.

Yvonne.

Mais ce sera quand il va venir lui aussi en congé.

Bernard.

Il y compte pas, mademoiselle; mon capitaine ne viendra jamais en permission car il a refusé celle à laquelle il avait droit et qui tombait avant son changement de corps.

Yvonne.

Il a eu tort; grand tort même; car enfin, je l'aime toujours, moi, mon petit papa.

Bernard.

Et lui! Si vous aviez entendu ce qu'il me disait.

Yvonne.

Parlez!

Bernard.

qu'il donnerait volontiers un de ses bras aux boches, pour un baiser de sa fille.

Yvonne.

Oh! je veux aller l'embrasser et cela ne lui coûtera pas si cher.

Robert.

Votre projet est irréalisable ma chère Yvonne; vous ne pourriez arriver jusqu'à lui; c'est d'abord et ensuite, trop dangereux pour vous.

Yvonne.

Le danger ne me fait pas peur.

Robert.

Je ne doute pas de votre bravoure, mais je trouve inutile de la mettre à l'épreuve quand il serait si facile de vous ménager une entrevue à tous les deux. Qu'en pensez-vous monsieur Ancelin?

Ancelin.

Je réfléchis justement à cela. Je vais écrire à votre père et le décider à venir chez moi.

Yvonne.

Oh! que je vais être contente.

Ancelin.

(à Bernard) tu as bien dit le 21^{ème} territorial?

Bernard.

Oui monsieur; mais surtout ne dites pas que c'est moi qui a éventé la mèche.

Ancelin.

J'ai tranquille.

Yvonne.

Croyez-vous que père consentira? (Louise revient)

Ancelin.

Silence voici votre mère.

Louise.

Savez-vous ce que vient de m'apprendre maître lesage?

Ancelin.

Que la paix est signée.

Louise.

Que depuis hier, les Falter sont de retour à Saint-Denis.

Ancelin.

Diable!

Robert.

Que craignez-vous?

Ancelin.

Qui sait!

Yvonne.

Ne parlons pas de malheur (regardant Robert) quand le

Bonheur vient d'entrer ici.

Robert.

Merci pour cette bonne parole.

Madeleine.

(apportant une carte à Louise)

Louise.

(prenant la carte) Lui chez moi!

Ancelin.

Qui avez-vous?

Louise.

(Rendant la carte à Ancelin) Lenez!

Ancelin.

(lisant) Serge Falter, banquier. Que vient-il faire ici?

Madeleine.

Il insiste beaucoup à être reçu de madame, prétendant qu'il s'agit d'une affaire extrêmement sérieuse.

Robert.

Qui allez-vous faire?

Louise.

Je vais le recevoir.

Ancelin.

Permettez que j'assiste à votre entretien?

Louise.

110
j'allais vous le demander.

Louise.

(à Madeleine) Faites entrer monsieur Falter. (Madeleine sort.)

Yvonne.

(à Robert) Et nous, pendant ce temps, nous allons inspecter votre atelier de dessin; vous verrez si je l'ai soigné durant votre absence.

Louise.

C'est cela mes enfants, allez! Et vous Bernard, si vous avez besoin de quelque chose, vous connaissez la cuisine.

Bernard.

Merci madame! je ne voudrais pas en user.

Louise.

Allez-en au contraire. (Robert, Yvonne et Bernard sortent à droite.) Je suis ancienne de savoir ce que cet homme va m'apprendre.

Anselin.

Ma foi, je ne vous cacherai pas que son retour ici ne me presage rien de bon.

Louise.

C'est aussi ma conviction. (Madeleine paraît.)

Madeleine.

(annonçant) Monsieur Serge Falter! (Serge entre et reste près

de la porte son chapeau à la main; Madeleine sort)

Louise.

Asseyez-vous je vous prie.

m. Scène VI. m.

(Entrent Louise, Ancelin, Serge, puis Madeleine.
Serge.

(toujours debout.) Madame. La présence d'un témoin à l'entrevue que je vous ai sollicitée, me paraît gênante pour la communication que j'ai à vous faire; serait-ce abuser de votre complaisance en vous priant de rester seule avec moi.

Louise.

Monsieur Ancelin n'est pas de trop ici, sachez-le. Libre à vous, monsieur, de taire les raisons qui ont motivé votre départ et de vous retirer sans me les faire connaître.

Ancelin.

~~Alto~~ (à part) Alto. Alto.

Serge.

Vos désirs sont des ordres, madame, et ce serait méconnaître les usages, que de chercher à s'y soustraire.

Ancelin.

(à part) Quelle fourberie. (Louise lui désigne un siège)

Serge.

(s'asseyant) Je ne reviendrai pas sur la fâcheuse affaire qui nous

112
a si brusquement divisés, mais je tiens à dissiper en votre esprit, la malheureuse impression qu'a pu y faire naître l'insensée, auteur de la plus basse intrigue.

Anselin.

(à part) Quel dialogue.

Serge.

Hélène, ma soeur, avait eu soin de me cacher la funeste passion qu'elle avait éprouvée pour monsieur Fernex, sachant bien que la rigidité de mes principes aurait fait éclater la juste colère que sa déplorable conduite aurait provoquée. C'est profondément regrettable pour un père, de savoir son nom associé à la haine qui, d'année que nous étions, nous plaçait en rivaux, poussant la calomnie jusqu'à m'accuser moi, qui aime tant votre chère patrie, d'être de son ennemie le méprisable valet.

Louise.

Permettez!

Anselin.

(à part) Où veut-il en venir!

Serge.

Heureusement, les perquisitions, opérées à mon domicile par la sûreté parisienne, n'ont fait que confirmer le passé d'honneur que fut toujours le mien et ma visite au-

jourd'hui n'a d'autre but que de chercher à rétablir, entre vous et moi, l'entente amicale qu'il m'est pénible de voir disparue.

Ancekin.

(à part) Trop beau discours pour être sincère.

Louise.

Il serait inutile d'insister monsieur, car, tout en ne vous rendant pas responsable de la trahison de votre sœur, je garde néanmoins contre votre nom, une éternelle aversion. Mettons je vous prie fin à une conversation qui ne fait que raviver en mon cœur une plaie à peine cicatrisée et ayez l'obligeance de vous éloigner.

Ancekin.

(à part) C'est catégorique.

Serge.

J'étais cependant venu à vous, muni des meilleures dispositions; n'oubliez pas qu'en ces sombres jours de batailles, toutes les rancunes doivent se fondre devant l'union sacrée.

Ancekin.

(à part) Pourquoi tant d'insistance ?

Louise.

Je ne vous comprends pas.

Serge.

114
je vais m'expliquer. Votre mari s'occupait, au temps de notre
intimité, d'une invention à laquelle je portais le plus vif
intérêt, puisqu'elle devait, paraît-il, doter votre flotte aé-
rienne d'un auxiliaire précieux. Parti le premier jour du
conflit au poste que lui dictait son devoir, Monsieur Bernier
n'a pu mettre à profit son ingénieuse découverte.

Anselin.

Qu'en savez-vous?

Serge.

Puisqu'il n'est plus là.

Anselin.

Et quand cela serait?

Serge.

En ce cas, je venais vous offrir mon concours financier pour
l'achèvement de ce qui n'est en réalité qu'une simple feuille
de papier où sont tracés des lignes et des chiffres.

Anselin.

Je vous remercie monsieur, au nom de madame Ber-
nier, de l'offre généreuse que vous venez de lui soumettre
(allant au secrétaire et l'ouvrant) Très merci; les ateliers de
Saint-Denis sont, à cette heure en pleine prospérité (pre-
nant les plans) et ces plans dont vous parlez et que voici,
n'attendent plus que les mains de l'ouvrier qui doit

s'occuper de leur reproduction. (repliant les plans) je constate avec plaisir le bien que vous souhaitez à notre cher pays et n'aurez qu'à vous en réjouir; l'ingénieur Terneuil va se mettre au travail.

Serge.

tiens! Il ne se bat pas monsieur Robert?

Ancelin.

Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus! Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que les services qu'il va rendre ici seront aussi précieux que ceux fournis là-bas.

Serge.

(à part) Je sais où sont les plans; c'est tout ce que je désire. Cette nuit, Hétère viendra les prendre. (on frappe)

Louise.

Entrez. (Madeleine entre et donne une dépêche à Ancelin.)

Madeleine.

Une dépêche pour monsieur.

Ancelin.

Donnez.

Louise.

Mademoiselle; reconduisez monsieur.

Serge.

Je regrette sincèrement l'inutilité de mon offre; n'espérant

plus la réconciliation que j'espérais en entrant ici, je pars
 navré de l'insuccès de ma démarche et vous prie d'agréer
 madame, mes respectueuses salutations.

Louise.

Adieu monsieur.

Serge.

(à part) Ah ce soir. (il sort sans saluer Ancelin; Madeleine le suit.)

Scène VII.

Louise, Ancelin puis Yvonne et Robert.

Louise.

Décidément l'attitude de cet homme me paraît de
 plus en plus suspecte et je partage votre opinion sur son
 origine. Mais qu'avez-vous mon ami? Vous êtes tout
 pâle. Serait-ce cette dépêche qui en est cause?

Ancelin.

C'est cela.

Louise.

Une mauvaise nouvelle? (Yvonne et Robert entrent de droite.)

Ancelin.

(lui tendant la dépêche) Voyez!

Louise.

(lisant) Capitaine Fernier blessé hospital Dieppe.

Yvonne.

Où mon papa!

Ancelin

Le pauvre Lucien

Louise

(essuyant une larme) Plessé.

Robert

Pas grièvement peut-être?

Ancelin

Espérons-le.

Yvonne

Je veux aller près de lui.

Ancelin

Je vous y engage mademoiselle, c'est votre devoir.

Robert

Je vais vous accompagner Yvonne; nous avons un express à Paris à minuit vingt; au point du jour nous serons à Dieppe; c'est ce train-ci qu'il faut prendre. Je vais aller immédiatement au bureau du commissaire pour réclamer nos passeports.

Louise

Est-ce bien nécessaire?

Robert

Absolument; la Seine Inférieure est comprise dans la

118
zone des armées.

Yvonne.

je vais donc le revoir :

Annelin.

Tous l'embrasserez bien pour moi, mademoiselle.

Yvonne.

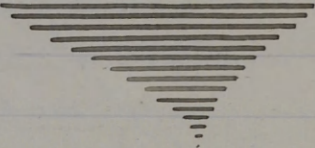
Oh ! Si je l'embrasserais !

Louise.

Et tu auras raison ma fille ; c'est ton père !

Annelin.

C'est plus que cela madame ; c'est un brave !

m. Rideau . m.


Acte Troisième

Tableau IV

Le vol des plans

Même décor qu'au précédent. La scène se passe à 11 heures 1/2 du soir. Le théâtre est plongé dans l'obscurité. Hélène entre par la fenêtre de gauche restée entre ouverte; elle tient à la main une petite sacoche contenant un revolver, une pince et une lampe de poche.

Scène I

Hélène seule

(du dehors) Voilà qui va simplifier la besogne; la fenêtre ouverte, c'est parfait. (sautant dans le salon). Me voici dans la niche, attention de ne pas me faire mordre. (prenant sa lampe et l'allumant) Il y a grande lumière dans la salle à manger; ils sont encore à table sans doute. Je n'ai pas eu la patience d'attendre plus longtemps. (allant à la porte de droite et s'écouant) Ici la bibliothèque! Elle est déserte. (même

jeu à la porte de gauche) Là; la salle de billard; tout est calme. Allons; ne perdons pas notre temps et mettons nous à l'ouvrage. Dans le secrétaire du salon m'a dit Serge, c'est là que tu trouveras les précieux papiers. (Designant le secrétaire) Voilà l'objet en question; la serrure est fermée, je l'avais prévue. (prenant sa pince) Avec ceci, elle ne résistera pas. Il ne s'agit plus que d'éviter le moindre bruit (elle force la serrure). Précidément la tâche n'est pas difficile à remplir; le mur du jardin à sauter, simple exercice de gymnastique; franchir au rez de chaussée une fenêtre ouverte, jeu d'enfant; fracturer un meuble aussi fragile que celui-ci, rien de plus facile (la serrure cède) et crac! le tour est joué. (elle ouvre le meuble.) L'il ne s'y trouvait plus? Ce serait jouer de malheur. (prenant le rouleau de papier et lisant) Nouveau modèle de moteur pour avion de chasse, assurément la maîtrise de l'air. Oh! bonheur! Cette fois je touche au but que je voulais atteindre. (Elle met le rouleau et les accessoires dans sa sacoche; Robert entre précipitamment de droite.)

Robert.

Que se passe-t-il ici? (Il tourne un interrupteur placé près de la porte; le théâtre s'éclairc. Apercevant Hélène) Hélène Fatter!

Hélène.

Elle même.

Scène II

Helène, Robert.

Robert.

Que faites-vous dans ce salon et comment y êtes-vous entré?

Helène.

Peu vous importe.

Robert.

Comment peu m'importe! Mais je vais vous faire arrêter séance tenante.

Helène.

Pour me faire arrêter, il faudrait appeler à l'aide, mais je ne vous en laisserai pas le temps.

Robert.

Je n'ai besoin de personne et je vais vous en donner la preuve. (Il fait un mouvement pour s'élaner sur Helène, mais s'arrête aussitôt sous la menace du revolver que cette dernière vient de braquer dans sa direction.)

Helène.

Un pas de plus et vous êtes mort!

Robert.

Oh! je ne vous crains pas; tirez si vous l'osez, mais vous ne m'empêcherez pas de vous cracher mon mépris à la face, lâche, criminelle, espionne que vous êtes. Je suis soldat

129
et je vous brave. (il s'élance sur Hélène)

Spilène.

(Vivant) Et moi aussi. (Robert tombe, Hélène gagne la fenêtre) Que peut me faire à moi, la mort d'un ennemi? J'ai ce qu'il me faut, c'est l'essentiel. (Montrant les plans) Le travail de plusieurs mois anéanti en cinq minutes; voilà ce que l'on peut appeler travailler pour le roi de Prusse. Adieu, monsieur Robert Terneuil! Votre Yvonne va vous pleurer, mais Karl Prider sera content de Paule Rambach qui triomphe. (Elle sort même endroit)

III. Scène III. III.

Robert seul, puis Yvonne, Anselin, Louise puis

Baptiste et Madeleine.

Robert.

(Se relevant) La balle a touché l'épaule gauche (remuant le bras) Ce n'est rien; l'articulation fonctionne. Mais comment suis-je tombé et pourquoi cet étourdissement? Ce n'est pas la peur; j'en ai vu bien d'autres. Elle est partie la vipère; qui était-elle venue faire ici? Mystère. Je me souviens de la phrase qu'elle a prononcée en sortant: « Karl Prider sera content de Paule Rambach qui triomphe. » C'est tout ce que j'ai pu entendre, mais c'est beaucoup; car si, et j'en ai le ferme espoir, je ne me trompe pas, Karl

Geisler et Paule Ramback ne sont autres que Serge et
Hélène Falter.

Yvonne.

(en coulisse) Robert! Robert! Où êtes vous?

Robert.

(allant à la porte de droite et l'ouvrant) Me voici.

Yvonne.

(entrant) Je vous croyais dans la bibliothèque.

Robert.

J'y étais allé effectivement pour y puiser un renseignement,
quand, soudain, j'entendis du bruit dans le salon.

Yvonne.

Où; en parlant de bruit; avez-vous entendu un coup
de fusil parti dans la rue?

Robert.

Où j'en ai entendu! Mais j'étais placé pour l'entendre
et voir l'arme; seulement ce n'étaient ni un fusil, ni
une détonation provenant de la rue, c'était un revolver
et je crois que si le projectile n'est pas dans mon épaule,
il doit se trouver quelque part par là.

Yvonne.

Comment! C'est vous qui avez tiré?

Robert.

124
Non pas! Mais j'ai servi de cible.

Yvonne.

Expliquez-vous vite, vous me faites frémir. (Louise et Ancelin entrent de droite.)

Louise.

Voyons mes enfants! Dépêchez-vous. L'heure du train avance et la voiture vous attend.

Yvonne.

Si vous saviez ce qu'il vient d'arriver à Robert!

Louise et Ancelin.

Quoi donc?

Robert.

J'ai surpris Hélène Falter ici et comme je voulais m'emparer de sa personne, elle a cherché à me tuer tout simplement.

Ancelin.

Hélène Falter ici! J'ai peur de comprendre. (il va au secrétaire)

Louise.

Vous n'êtes pas blessé?

Robert.

Très légèrement je suppose.

Yvonne.

Il faut y regarder.

Ancelin

Oh! Mon Dieu!

Louise

Qu'avez-vous?

Ancelin

(Designant le secrétaire) Les plans!

Tous

Oh bien!

Ancelin

Idée!

Louise

Oh! la queue!

Baptiste

(en coulisse) Mademoiselle! Madame! Mademoiselle!
Monsieur. (il entre de droite avec Madeleine)

Louise

Qu'y a-t-il Baptiste?

Baptiste

Une femme vient de sauter le mur du jardin!

Ancelin

C'est elle! C'est Hélène Falter!

Robert

Non! C'est Paule Rarnbach.

Tous.

Paule Rambach!

Robert.

Oui; plus tard, je vous expliquerai cela.

Baptiste.

Ensuite, nous l'avons vue monter dans une auto stationnant à quelques metres et qui est démarrée en quatrième vitesse.

Ancelin.

La misérable!

Baptiste.

Rassurez-vous monsieur; Jernard saura la retrouver.

Robert.

Jernard! Et comment?

Baptiste.

Il était assis à côté de moi sur le siège de la voiture qui doit vous conduire; voyant quelque un franchir le mur, le caporal n'a fait qu'un bond après l'auto, et je l'ai vu arriver juste à temps pour se cramponner derrière.

Robert.

Partez Yvonne; partez sans moi, il faut que je reste.

Ancelin.

Oui; allez mademoiselle et surtout ne dites pas un mot à monsieur Perrier de ce qui vient de se passer; la douleur pourrait lui être funeste.

Yvonne.

Je garderai le silence. (à Robert.) Mais votre blessure, il faut la panser.

Robert.

(Designant le secrétaire) Celle-ci d'abord; elle est plus grave. Je vous accompagne à la gare.

Louise.

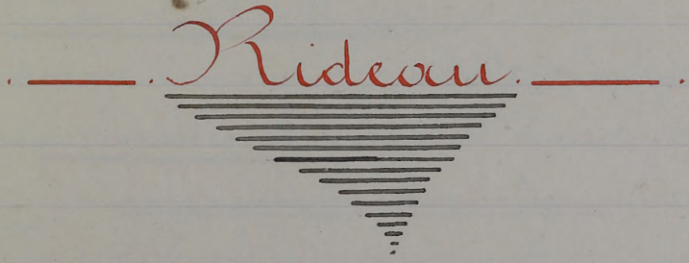
(embrassant Yvonne) Va mon enfant. Du courage. Dis à ton père qu'il doit guérir bien vite et qu'il espère; un jour peut-être....

Yvonne.

Oh! Maman! Tu lui pardonneras ?

Louise.

Puisque c'est un français!



Acte Quatrième

La Croix rouge et la Croix des braves

Une petite chambre d'hôpital. Porte au fond; à droite, un lit; une table de nuit. À gauche une table avec diverses fioles pharmaceutiques, trois chaises. Sur la table de nuit: un pot à lait et une tasse. Au lever du rideau, Fernier, la tête entourée de bandes de lin, est couché et dort.

Scène I

M^{me} de Saint-Brice; puis le Major.

M^e de Saint-Brice.

Il dort toujours; ce repos est de bon augure.

Le Major.

(entrant) Bonjour madame de Saint-Brice.

M^e de Saint-Brice.

Bonjour docteur.

Le Major.

Comment va votre malade ce matin?

M^e de Saint-Brice.

Boyez! Il sommeille encore.

le Major.

La nuit s'est bien passée?

M^e de Saint. Brice.

Il ne s'est réveillé qu'une seule fois, m'a demandé à boire et après avoir absorbé le bol de lait que je lui ai donné, il s'est rendormi aussitôt.

le Major.

(Prenant le poignet de Jennier) Le pouls bat normalement; la fièvre a disparu, il est hors de danger.

M^e de Saint. Brice.

Voilà un heureux pronostic.

le Major.

Ah! je ne vous le cache pas; je redoutais des complications.

M^e de Saint. Brice.

Dans l'état où il se trouvait il y a trois jours, quand on nous l'a amené, je le croyais perdu.

le Major.

C'est pourquoi, hier matin, j'avais jugé nécessaire de lui demander l'adresse de sa famille pour lui télégraphier.

M^e de Saint. Brice.

Ainsi, dès à présent, vous répondez de ses jours?

le Major.

Certainement; l'opération du trépan qu'il a subie à l'ambu-
lance de Montdidier et ce long voyage ensuite, l'avaient terri-
blement abattu; mais la forte constitution dont il est doué lui
a permis de supporter avec succès une aussi dure épreuve.

M^e de Saint-Brice.

Doi-je lui renouveler les compresses d'éther?

Le Major.

Non; laissons-le comme cela aujourd'hui; demain seule-
ment nous lui ferons un nouveau pansement.

M^e de Saint-Brice.

Rien docteur.

Le Major.

La jambe sera beaucoup plus longue à se refaire; elle a
été rudement touchée. L'essentiel est de lui en avoir épar-
gné l'amputation.

M^e de Saint-Brice.

Grâce à votre science docteur.

Le Major.

Vitez plutôt à celle de mes confrères.

M^e de Saint-Brice.

Et pourquoi?

Le Major.

Parce que les chirurgiens qui lui ont pratiqué la trépana-

tion, se sont rendu compte de l'inutilité d'une seconde opération qu'un jeune médecin inexpérimenté aurait ordonnée sur le champ dans la crainte d'une issue fâcheuse, mais qu'un praticien avisé devrait éviter.

M^e de Saint-Brice.

N'empêche que du traitement à suivre, surgit la responsabilité qui vous incombe.

le Major.

Les prescriptions ne sont rien; l'important est de les faire ponctuellement exécuter. Mais quand, dans un hôpital, l'on rencontre un dévouement comme le vôtre, la tâche du chef de clinique est de beaucoup simplifiée.

M^e de Saint-Brice.

Je ne mérite pas cet éloge docteur car en somme, soulager la douleur est bien peu de chose en regard de ceux qui courent au devant de la mort.

le Major.

C'est trop de modestie dans la sublimité de votre rôle. Ah! j'allais oublier; c'est pour aujourd'hui.

M^e de Saint-Brice.

Quoi donc?

le Major.

Que le général vient lui épingler sur la poitrine, la croix

(132)
de la Légion d'honneur.

M^e de Saint-Brice.

Voilà une récompense bien méritée et qui ne se sera pas fait attendre.

Le Major.

Annoncez-lui cela à son réveil, le remède est efficace.

M^e de Saint-Brice.

Et pourrait bien hâter sa guérison.

Le Major.

C'est pour dix heures; je vais vivement terminer mon inspection afin d'être prêt à recevoir notre visiteur étoilé. Je vous quitte.

M^e de Saint-Brice.

Oui docteur. (Le major sort; regardant Bernier) Décore! Eh bien! Monsieur le capitaine, vous ne vous attendez pas à celle-là. En voilà une de surprise. C'est pour dix heures m'a dit le major (regardant à sa montre) et il en est déjà huit; ça ne va pas tarder. Voyons; tout est bien en ordre ici! Oui. (Bernier s'éveille.) Ah! Le voici qui ouvre les yeux. Eh bien! Comment vous trouvez-vous ce matin?

m. Scène II. m.

M^e de Saint-Brice; Bernier.

Bernier.

Mieux; beaucoup mieux, oui. Ma tête est moins lourde, mes idées sont plus nettes, le souvenir de ce qui s'est passé se précise davantage en mon cerveau. Est-ce que la mort que j'ai tant de fois réclamée sur le champ de bataille se refuserait à m'envelopper de son linceul?

M^e de Saint-Brice.

Quel fœnéte raisonnement avez-vous eu ce moment!

Bernier.

Ah! C'est que vous ne savez pas; vous ne pouvez pas savoir

M^e de Saint-Brice.

Je ne sais qu'une chose, c'est que vous devez vivre et vous vivez. Demander la mort serait diminuer la gloire dont vous vous êtes couvert; ce serait vouloir abandonner la lutte au moment où l'opresseur foule le sol sacré de la patrie; demander la mort, c'est chercher à anéantir l'espoir de la nation, c'est refuser la victoire.

Bernier.

Je sais tout cela et pourtant Dieu sait si j'aime mon drapeau; mais c'est qu'à côté des blessures que j'ai reçues, il en existe une autre, plus grande, plus profonde, irréparable, châtiment de la faute que j'ai commise. Excusez-moi de ne pas vous la révéler, c'est le secret de ma vie.

M^e de Saint-Brice.

134
(à part) Quelque drame de famille dont le cœur est victime.
(haut) Je respecte le silence que vous désirez garder dans la douleur morale qui vous torture, mais permettez-moi de vous dire que si la science reste impuissante pour soulager de tels maux, il existe un moyen infallible de les conjurer.

Bernier.

Je voudrais bien le connaître.

M^e de Saint-Brice.

Le moyen, vous le connaissez; dans quelques instants, vous le posséderez.

Bernier.

Quel est donc ce talisman avec lequel je pourrai ressusciter ce que j'ai détruit.

M^e de Saint-Brice.

Un chiffon, un tout petit ruban, devant lequel on se découvre avec respect comme devant un étendard, car la couleur dont il est empourpré représente le courage, le dévouement et semble crier à tous les échos: « Respectez-moi, je suis la Légion d'honneur... »

Bernier.

Tous avez dit!

M^e de Saint-Brice.

Qui avant une heure, vous allez être décoré!

Voix en coulisse.

C'est ici Mademoiselle.

Yvonne.

(en coulisse.) Merci.

Bernier.

C'est elle! C'est ma fille.

Scène III.

Les mêmes; Yvonne.

Yvonne.

(entrant et allant à Bernier.) Ah! Mon père.

Bernier.

(l'embrassant avec effusion.) Mon Yvonne adorée.

Yvonne.

Mon petit père chéri. (à madame de Saint-Brice) Pardonnez-moi madame, la façon discourtoise avec laquelle je suis entrée, mais l'amour filial est, seul, la cause involontaire de ma désobéissance aux règles de la politesse.

M^{me} de Saint-Brice.

Je ne vous excuse pas mademoiselle, je vous approuve.

Bernier.

(les présentant) Ma fille, Yvonne Bernier; madame de Saint-Brice infirmière de la Croix-rouge, incarnant sous ce costume hospitalier un noble exemple de vertu civique

au service des épreuves militaires, lui donnant droit au titre si religieusement acquis de: Femme de France.

M^e de Saint-Brice.

Voyons, capitaine, il ne faut pas exagérer le mérite que peut me valoir l'aide minuscule que j'apporte à la médecine et vous prie mademoiselle de ne voir en moi que la veuve du lieutenant de Saint-Brice, tombé face à l'ennemi en 1870.

Bernier.

Ah! Votre mari a été tué!

M^e de Saint-Brice.

Hélas! Oui! A Reichshoffen. Il faisait partie du glorieux régiment de cuirassiers.

Bernier.

Tout la charge est restée légendaire.

M^e de Saint-Brice.

Vous voyez mademoiselle que, bien que noble de nom, je suis et veux rester une simple femme.

Yvonne.

Vous êtes la soeur de charité de mon père; vous le soignez, vous le rendez à son enfant qui craignait tant de ne plus le revoir; simple femme ou femme de France, vous êtes mon amie et je vous aime.

M^e de Saint-Brice.

Brave petit cœur, il faut que je vous embrasse; vous le voulez bien?

Yvonne.

je n'osais pas vous le demander. (elles s'embrassent)

Bernier.

Chère enfant.

M^e de Saint-Brice.

Maintenant mademoiselle Yvonne, je vais vous laisser seule près de votre père; vous devez avoir bien des choses à lui dire depuis que vous ne l'avez vu. Nous nous reverrons après la cérémonie, car, je ne vous l'ai pas encore dit, le capitaine va recevoir la croix.

Yvonne.

Aujourd'hui?

M^e de Saint-Brice.

Tout à l'heure; dans quelques minutes.

Yvonne.

Oh! Père; que je suis heureuse d'être là.

M^e de Saint-Brice.

Vous ne repartez pas ce soir?

Yvonne.

Dans quelques jours seulement. J'ai retenu ma chambre pour une huitaine à l'hôtel où je suis descendue en arrivant.

158
M^e de Saint-Brice.

Et bien! Nous la décommanderons. Vous serez mon hôte, puis-
que je suis votre amie. Oh! L'appartement est modeste,
mais il est très gai; vous aurez vue sur la mer.

Yvonne.

C'est trop de bonté madame et vraiment je ne sais si je dois.

Bernier.

Accepte, mon enfant, l'invitation si cordialement offerte de
madame de Saint-Brice; je serai plus tranquille en te
sachant près d'elle.

Yvonne.

Comment pourrai-je m'acquitter envers vous?

M^e de Saint-Brice.

(Bas) En guérissant le moral de votre père; le reste me re-
garde. (elle sort.)

Yvonne.

A tout à l'heure, ma grande amie.

III. Scène IV. III.

Bernier; Yvonne.

Yvonne.

Quelle charmante personne cette dame de Saint-Brice.

Bernier.

Charmante et digne femme dont la grandeur d'âme égale

tes qualite's professionnelles. Te voila' contente ma chérie, tu te trouve déjà en pays de connaissance.

Yvonne.

Oui, petit père, bien contente je t'assure. Mais parlons de toi; tu as été sérieusement blessé à ce que je vois.

Bernier.

Sérieusement oui, car c'est sur l'avis du docteur que je vous ai fait expédier la dépêche.

Yvonne.

Nous avons eu bien peur; aussi en allant déjeuner, j'envoyai à Saint-Denis un bulletin de santé un peu plus rassurant.

Bernier.

Qui a dit ta mère en apprenant la gravité de mon état?

Yvonne.

Maman a beaucoup pleuré; m'a conseillé de venir près de toi, puis au moment du départ, elle m'a prise dans ses bras et en m'étreignant elle m'a dit: « Ton père doit guérir et espérer... »

Bernier.

Elle a dit cela ?

Yvonne.

Oui! Et pendant qu'elle prononçait ces paroles, je sentais son cœur qui battait bien fort.

Bernier.

Ma pauvre Louise; la voilà ma Légion d'honneur.

Yvonne.

Ah! tu ne sais pas; Robert.

Bernier.

Eh bien!

Yvonne.

Il a, depuis hier, repris sa place à l'usine.

Bernier.

Ah!

Yvonne.

Oui; c'est monsieur Ancelin qui en avait fait la demande au ministère.

Bernier.

Quel bonheur!

Yvonne.

Cela te fait un si grand plaisir!

Bernier.

Un plaisir immense chère petite. Songe que de cette façon il va pouvoir travailler à mon invention.

Yvonne.

(Bressillant et à part) Son invention!

Bernier.

Qui as-tu ma mignonne ?

Yvonne.

Rien père, mais tout ce linge blanc me fait mal.

Bernier.

Rassure-toi chère adorée, bientôt il disparaîtra.

Yvonne.

Oui, n'est-ce pas ?

Bernier.

Toi en certaine ; et quand tu seras de retour à Saint-Denis, recommande à ton fiancé d'activer la besogne. C'est pour la France tu sais !

Yvonne.

(à part) Pour la France ! Si il savait.

Bernier.

Et ce bon père Ancelin ; que devient-il ?

Yvonne.

En voilà un qui t'aime bien aussi ; a-t-il travaillé depuis que tu n'es plus là ? Il n'arrête jamais. Et puis, c'est un excellent défenseur pour toi ; si tu l'avais entendu l'autre jour quand il plaidait ta cause près de maman ! On aurait dit un maître du barreau.

Bernier.

Grave homme ! Si j'avais suivi ses conseils ?

Yvonne.

Maintenant père, raconte moi un peu tout ce que tu as fait. Tu as dû en tuer beaucoup de ces sales boches! Il paraît que tu t'es distingué là-bas d'après ce que nous a répété Bernard; vous avez été de la même compagnie.

Bernier.

Je lui avais défendu de vous parler de moi.

Yvonne.

Pourquoi? C'est si joli d'être brave.

Bernier.

Tous sont braves ma chère enfant. Depuis le simple soldat jusqu'au général en chef, tous sont animés du même sentiment. L'amour de la patrie. Sais-tu ce que c'est qu'un héros?

Yvonne.

Oui; c'est toi père!

Bernier.

C'est tous! (Le général ayant ouvert doucement la porte, reste sur le seuil et fait signe à sa suite de s'arrêter; il écoute attentivement les paroles de Bernier qui ne s'aperçoit pas de sa présence.) Oui, tous! Depuis le jeune conscrit à la figure imberbe jusqu'au territorial au teint couleur de brique, tous ceux qui ont quitté mère, épouse, enfants; tous ceux qui, sans broncher, écoutent nuit et jour la

parfais des canons; tous ceux qui, dans la boue, l'argile de la tranchée, attendent le signal de partir à l'assaut; ceux qui, dans la fournaise, l'enfer de la bataille, ne pensent qu'au drapeau; tous ces vaillants poilus avec ou sans médaille, les morts et les vivants, n'ont formé qu'un seul homme, mais c'était un héros.

le Général.

(s'avancant) Pien dit capitaine!

Bernier.

(Yvonne se lève; Bernier salue militairement) Mon général!

. m . Scène V . m .

Bernier; Yvonne; le général; M^e de Saint-Brice;
le major; l'Etat-Major; médecins, infirmiers et infirmières

le Général.

(designant Yvonne) Quelle est cette jeune demoiselle?

Bernier.

C'est ma fille mon général.

le Général.

Je m'en étais douté. (tendant un parchemin à Yvonne). Prenez mon enfant, vous allez nous lire les citations de votre père.

Yvonne.

Oh! Monsieur! je me sens trop émue.

le Général.

144
Allez, mademoiselle; nous serons indulgents.

Le Major.

C'est poignant tout de même. (Le général tient le milieu de la scène; Yvonne se place entre Fernier et le général. Contre le mur à droite, le Major et Madame de Saint-Brice; contre le mur à gauche; l'état-major au fond: médecins, infirmiers et infirmières. Musique de scène pendant la lecture des citations.)

Yvonne.

(Risant) Lieutenant Fernier Lucien; citations: à l'ordre de la brigade, 8 Septembre 1914. Sous un violent bombardement a, pendant la retraite, maintenu sa compagnie dans un ordre parfait, rendant plus facile le repli de celle-ci.

À l'ordre de la division, 3 janvier 1915. Officier de grande valeur, toujours prêt à partir en mission périlleuse d'où il rapporte les plus utiles renseignements. A, au cours d'une reconnaissance qu'il effectuait seul, capturé six prisonniers qu'il a ramené dans nos lignes. Croix de guerre.

À l'ordre du corps d'armée, 17 Avril 1915. Nouvellement promu capitaine, a, pendant une attaque de nos troupes, chassé l'ennemi de la tranchée qu'il occupait et s'y est maintenu malgré la contre-attaque de l'adversaire.

À l'ordre de l'armée, 3 juillet 1915. À l'assaut d'un ouvrage fortifié, pris, perdu et repris le jour même, a fait preuve d'un

courage et d'une endurance surhumaine, entraînant avec un rare mépris du danger, ses hommes sous une avalanche de feu. Blessé grièvement à la tête et aux jambes, a gardé jusqu'à la dernière extrémité le commandement de sa compagnie et n'a consenti à se faire évacuer qu'après s'être assuré du succès de ce hardi coup de main. Croix de la Légion d'honneur. (elle pousse un cri Ah!)

Le Général.

Capitaine Lucien Jernier, du 21^{ème} régiment territorial d'infanterie, en vertu du décret ministériel en date du 17 juillet 1915, reçoit la récompense due aux braves. (Il lui épingle la croix; les officiers présentent les armes; la musique joue la marseillaise. Le général donne l'accolade à Jernier, puis, se tournant vers Yvonne) Maintenant mademoiselle, vous pouvez l'embrasser votre père.

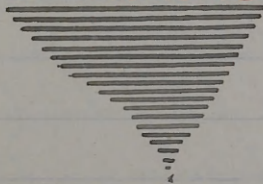
Yvonne.

(courant à Jernier) Ah! Mon petit papa! Mon petit papa!

Le Général.

Les petits papas comme lui, ce sont les pères de la Victoire!

• m. Rideau • m.



Acte Quatrième.

Tableau VI.

Une belle capture.

Chez Serge Falter à Argenteuil. Le rez de chaussée d'une villa. Porte au fond; fenêtre à gauche; porte à droite. Au milieu: table avec plusieurs journaux et les plans Bernier. A droite près de la porte: deux grands sacs de voyage. Au lever du rideau, Serge est assis devant la table et lit un journal.

Scène I.

Serge; Hélène.

Hélène.

(Entrant) Eh bien! Que dit la presse sur le crime de Saint-Denis?

Serge.

J'ai pris connaissance de plusieurs journaux, mais aucun article n'y fait allusion. J'en étais à peu près certain; l'action s'est passée trop tard dans la soirée d'hier pour que le bruit en fût rendu public ce matin. Les feuilles du soir seront moins

114

silencieuses; (designant les valises) mais ce soir nous serons loin.

Hélène.

Oh! Vraiment! Cette fois, vous êtes bien décidée à partir?

Serge.

Oui! Cette petite villa d'Argenteuil, depuis près d'un an que nous l'habitons, ne me paraît plus assez sûre. Après l'affaire de la nuit dernière, la police va se mettre à ma recherche, car il est évident que les soupçons tomberont directement sur moi. Ma visite à l'usine, le jour même de l'assassinat; la disparition des plans qui avaient fait le mobile de la conversation que j'y avais tenue, toute cette suite de circonstances crées, me désigne comme l'auteur indubitable du drame qui vient de s'y dérouler. Et puis qui nous prouve que l'imprudent Verneuil ait été tué sur le coup?

Hélène.

Oh! Cela, je le jurerai. Je l'ai vu tomber comme une masse et il n'a plus bougé; je vous en réponds.

Serge.

Bref, la mort de l'ingénieur ne fait qu'aggraver notre culpabilité et je ne me soucie guère de prendre le même chemin que ces deux imbéciles de Grieman et Schultz qui se sont fait punir et passer par les armes. Nous avons encore de beaux jours à vivre, autant en profiter. Notre séjour en France

n'a plus aucun intérêt; mieux vaut nous éclipser au bon moment.

Hélène.

Tout savez ce que vous m'avez promis?

Serge.

Et je tiendrai parole; la remise de (designant les plans) ces documents à notre état-major, t'assure la liberté; tu seras riche, honorée et pourras sans accroc reprendre ton rang dans le monde artistique.

Hélène.

Je vous l'avais bien dit que je serais victorieuse.

Serge.

Grâce à mon stratagème pour te renseigner sur l'endroit où ce petit besson se trouvait séquestré.

Hélène.

Il m'eût été impossible de reparaitre devant la femme de mon amant bien-aimé. (riant) Ah! Ah! Ah!

Serge.

Euh! Euh! tu l'as aimé un peu, malgré tout?

Hélène.

Moi! Oimer un français? Oh! Fi.

Serge.

C'est vrai; tu es une vraie femme de la race devant laquelle

tout se range ou s'efface dans l'humiliation de l'infériorité. Art, talent, génie, force et courage, sur tout nous avons la suprématie. Nous devons gouverner le monde, le dompter, le soumettre à notre volonté. La volonté allemande. (On sonne)

Hélène.

On a sonné! Vous attendez une visite?

Serge.

Celle de Martha que j'avais chargée d'une petite commission; c'est elle sans doute.

Hélène.

Je vais ouvrir.

Serge.

C'est cela. (Hélène sort fond). Déjà, tout est prêt pour mon départ. Ah! Qui donc se serait jamais douté que cette charmante demeure donnait asile à deux espions allemands? C'est joliment utile de faux états-civils; monsieur et madame Lenormand, négociants retirés des affaires après fortune faite et vivant bien tranquillement de leurs revenus. Demain, ne nous voyant plus déambuler, que penseront nos paisibles voisins? Je n'ai pas à m'en préoccuper, demain j'aurai passé la frontière et serai Karl Trisder inspecteur principal de la sûreté de Gerlen. (Hélène paraît)

avec Martha) Entrez mademoiselle Frérick.

Martha.

Cardon; madame veuve Guerdon.

III. Scène II. III.

Les mêmes; Martha.

Serge.

C'est juste; j'oublie toujours que vous portez le deuil du mari que vous ne connaissez pas encore. Avez-vous réussi?

Martha.

Complètement (Sortant trois feuilles de papier de son sac à main et les lui donnant.) Voici les passeports.

Serge.

(Disant) Enormand Adrien, domicilié à Argenteuil et se rendant à Genève (Suisse) par automobile numéro...; c'est parfait. (Regardant les autres) Les trois sont en règle. Tous mes compliments Martha, vous êtes une habile collaboratrice. Et cela vous a coûté cher, probablement!

Martha.

Un peu plus qu'un souvere.

Serge.

Ce n'est pas trop exagère.

Martha.

On ne pouvait à moins.

Hélène.

(à Martha) Alors vous venez avec nous ?

Martha.

A ce qu'il paraît.

Hélène.

(à Serge) Vous ne m'avez rien dit de tout cela ; je n'ai aucun préparatif de fait. Vous êtes un cachottier.

Serge.

Le mot est bien placé ; la cachotterie est le mystère de ma profession.

Hélène.

Mais pourquoi vous méfier de moi ?

Serge.

Et si tu avais échoué ?

Hélène.

On disait que vous ne me connaissez pas.

Serge.

Ne te chagrine pas à tort ; rassemble les affaires indispensables et sois prête dans une heure.

Hélène.

La moitié de ce délai me suffira. (elle sort fond)

. m. Scène III. m.

Serge, Martha puis Hélène.

Serge.

Mais asseyez vous donc Martha! (Ils s'asseyent.) Comme peut vous l'indiquer notre rapide déménagement, l'entreprise qui Héléne, je conserve l'habitude de l'appeler ainsi, a tentée la nuit dernière, a pleinement réussi. (lui montrant les plans). Voici le fruit de sa témérité. Elle et vous avez mérité les éloges que notre gouvernement ne manquera pas de vous adresser, sans compter la haute récompense qui vous revient. Vous avez agi toutes deux avec une adresse où se révélait la dextérité du corps et la finesse de l'esprit. Vous pourrez désormais vous reposer sur les lauriers que vient de faire éclore une tâche bien remplie.

Martha.

Je vous remercie sincèrement des louanges que vous voulez bien m'adresser, ce qui prouve que ma coopération à la cause commune n'a pas été vaine. Je suis prête à faire plus encore s'il le faut; Que mon pays demande ma vie; elle est à lui.

Serge.

Si avec de pareilles dispositions chez notre peuple, nous n'arrivons pas à commander l'univers, c'est que le dieu des armées aura vendu son échoppe au diable.

Martha.

Le qui ne nous empêcherait pas d'atteindre notre but, puisque Satan est aussi avec nous et il n'est pas sur le point de faire faillite.

Serge.

A propos ! Et vos bagages ! Où sont ils !



Martha.

J'ai réuni dans une petite malle les quelques toilettes qui valaient la peine d'être emportées. Ne m'attendant qu'à partir de suite, je l'ai laissée chez moi.

Serge.

L'inconvénient est moindre. Comme nous devons traverser la capitale, nous nous arrêterons à votre porte.

Martha.

Quelques minutes suffisent; voyez, je suis en costume de voyage.

Serge.

En effet. Dès qu'Hélène aura terminé, je mets le moteur en marche et nous filons. (on sonne) Tiens ! Qui donc peut venir aujourd'hui ? La femme de ménage peut-être ? Mais non, je l'ai congédiée hier. Quelqu'un probablement qui se trompe d'adresse. (Nouvelle sonnerie) Voulez-vous voir Martha.

Martha.

Que faudra-t-il répondre si l'on vous demande ?

Serge.

je n'y suis pas.

Martha.

Et si c'était un des nôtres.

Serge.

je le recevrai, mais ne le crois pas. En tous cas, le mot de passe est Hohenzollern.

Martha.

je ne l'ai pas oublié. (elle sort foudra)

Serge.

Encore quelque mendiant sans doute, il n'y a que cela en France.

Hélène.

(entrant) Eh bien! Me suis-je fait attendre. (elle pose deux valises à terre.)

Serge.

Certes non; tu as été expéditive. (designant les bagages) C'est tout ce que tu prends avec toi?

Hélène.

A quoi bon nous charger? Nous reprendrons le reste à notre prochaine incursion; Paris ne tardera plus à être ville allemande.

Serge.

Il faut l'espérer.

Helène.

Mademoiselle Feirich est repartie!

Serge.

Non; elle est allée voir qui vient de sonner.

Helène.

Tiens! je n'ai pas entendu retentir le timbre.

Serge.

Rien d'étonnant à cela, tu étais absorbée par l'étalage de tes dentelles. (Martha revient) Qui était la Martha?

Martha.

C'est un soldat qui désire vous voir.

Serge.

Un soldat! Tous l'avez éconduit?

Martha.

Il demandait après monsieur Karl Trisder.

Serge.

Karl Trisder! Comment sait-il mon véritable nom?

Helène.

C'est étrange.

Serge.

Qu'avez-vous répondu?

Martha.

Que je ne connaissais pas cette personne; qu'il devait certainement se tromper de rue ou de numéro. Alors m'a-t-il répliqué, présentez moi à Serge Falter ou Adrien Lenormand si vous préférez.

Hélène.

Nous sommes découvertes!

Serge.

Vous lui avez dit que j'étais absent?

Martha.

Certes! Mais il a prétendu le contraire et veut à tout prix vous parler.

Hélène.

Qu'allez-vous faire?

Serge.

Vous êtes sûre qu'il est bien seul? (allant à la fenêtre) Vous n'avez rien remarqué de suspect dans le voisinage?

Martha.

Absolument rien.

Serge.

Dites entrer. (Martha sort)

Hélène.

Vous lui ouvrez votre porte? C'est une imprudence que vous regretterez fatalement.

Serge.

Pourquoi ! Un homme seul n'est pas à craindre. Nous avons ici de quoi l'accueillir au cas où il aurait des intentions hostiles. De cette façon, nous savons ce qu'il veut.

Hélène.

Nous aurons été suivis pendant notre randonnée nocturne.

Serge.

C'est impossible ! Je conduisais moi-même et à l'allure où nous marchions, aucun véhicule n'aurait pu nous filer sans être aperçu. (entendant marcher) Attention ! Le voici.

(Bernard entre précédé de Martha).

Bernard.

Y a pas de dérangement !

Serge.

Entrez mon garçon.

. m. Scène IV . m.

Serge, Hélène, Martha, Bernard.

Hélène.

(le reconnaissant) Bernard !

Serge.

Le domestique des Jernier.

Bernard.

Pardon ! Le serviteur de l'armée.

Serge.

Que venez-vous faire ici ?

Bernard.

Vous dire un petit bonjour en passant.

Serge.

Breve de raillerie; nous n'avons pas le temps de vous écouter.

Bernard.

Ça ne fait rien; vous le prenez.

Serge.

Finissons!

Bernard.

Je n'ai pas encore commencé.

Serge.

Hâtez-vous!

Bernard.

Voilà. (Designant Hélène): Madame que voici et vous, êtes venue la nuit dernière chez mon maître sans vous faire annoncer et êtes repartie sans rien dire. Ce genre de visite clandestine m'a souverainement déplu et nous autres domestiques, civils ou militaires, comme un rien choque notre amour-propre, je suis venue vous demander raison de ce manque à l'étiquette. Oh! pas pour les plans

que vous avez enlevée; chacun tire des plans comme il l'entend.

Serge.

Comment avez-vous su que nous habitons Algersteuil?

Bernard.

(Designant Hélène) Par madame, qui m'a fait signe de l'accompagner en auto.

Hélène.

Insolent valet!

Bernard.

Non, pas insolent; car toujours respectueux de ma profession, je suis monté derrière la voiture de manière à ne gêner personne.

Hélène.

Vous nous avez suivis?

Bernard.

Pour vous défendre en cas d'attaque. La nuit, les chemins ne sont pas sûrs pour les honnêtes gens; on pourrait vous dévaliser en route et l'inventaire de monsieur Renier tombant dans les mains de quelque individu... vous comprenez?... Il y tient tant mon capitaine.

Serge.

Savez-vous à quoi vous vous exposez à nous espionner?

Bernard.

Oui; à espionner deux espions.

Geige.

Prenez garde!

Bernard.

Prendre garde à qui? Prendre garde à quoi? À la peinture? tiens! C'est vrai, vous changez de couleur.

Hélène.

Et vous avez l'audace de venir jusqu'à nous.

Bernard.

Oui; j'ai ce culot là.

Hélène.

Vous n'avez pas eu crainte de partager le sort de votre fanfaron d'ingénieur?

Bernard.

Monsieur Robert! Oh! Il ne va pas tarder à vous rendre visite.

Hélène.

Lui!

Bernard.

Oui, lui! Le lieutenant Robert Vernueil, ingénieur de l'usine Pernier; le fiancé de mademoiselle Yvonne; celui que vous avez voulu assassiner et qui, dans quelques

instante, va vous apporter son tribut de reconnaissance pour le changement de domicile que vous vouliez lui faire prendre. Oh! C'est qu'il n'est pas ingrat; il sait voir mon lieutenant et c'est justement pour cette raison qu'il tient à s'acquitter envers vous.

Hélène.

Maudit larchin! Tu seras... (Hélène se jette sur Bernard, mais il a prévu le geste et faisant un bond en arrière, il sort deux revolvers et tient les trois personnages en respect.)

Bernard.

Hola! Toucement la petite mère! Haut les mains et kamrade. (On entend le bruit d'une porte ouverte violemment et plusieurs pas d'hommes.)

Serge.

Quel est ce bruit! (Le commissaire, quatre inspecteurs de la sûreté et Robert, font irruption).

Bernard.

C'est le courrier du quai des ordres.

in Scène V in

Serge; Hélène; Martha; quatre inspecteurs de la sûreté; Bernard, le commissaire et Robert.

le commissaire.

Karl Ouisder; Paul Rambach; je vous mets en état d'ar-

162
restation.

Serge.

C'est une erreur messieurs, je ne suis pas.

Le Commissaire.

Karl Crisler! Possible; mais vous ne sauriez nier être l'ex
banquier Falter, car je vous reconnais.

Serge.

Et que lui voulez-vous au banquier Falter? (Depuis son entrée,
Robert se tient devant la porte du fond, ne cesse de lancer à Hélène un
regard de défi que cette dernière soutient avec un imperturbable aplomb.)

Le Commissaire.

Où! Rien peu de chose; tout simplement usurpation de na-
tionalité; faux et usage de faux, état civil; complicité
de tentative d'assassinat suivie de vol avec effraction et
espionnage sur un territoire en guerre.

Bernard.

Ainsi soit-il!

Serge.

Tout cela n'est qu'une formidable machination tramée
par madame Perrier pour se venger de l'affront fait à
l'épouse par la maîtresse de son mari.

Le Commissaire.

Je n'ai pas à me préoccuper de cette affaire d'ordre plus

tot intime; j'ai un mandat à remplir, je dois en assurer strictement l'exécution. Que mademoiselle ici présente soit ou ne soit pas votre sœur, elle ne saurait contredire (désignant Robert) son accusateur qui ne doit son salut qu'à la maladresse de la meurtrière. Tant qu'au produit du vol, j'ai bon espoir en la perquisition à laquelle nous allons nous livrer immédiatement, en commençant naturellement par l'exploration de vos poches, petite formalité à laquelle je vous prie de vous prêter de bonne grâce.

Serge.

je ne vous le permettrai jamais.

Hélène.

je proteste au nom de mon sexe.

le Commissaire.

(aux agents) Passez-leur le chapelet aux mains

Bernard.

Et faites votre prière. (Les agents leur passent les menottes) Martha va pour sortir.)

le Commissaire.

(à Martha) Un instant; vous ne pouvez nous fuir sans compagnie.

Martha.

Mais je suis étrangère à cela moi. (Les inspecteurs commencent la fouille.)

Le Commissaire.

C'est justement votre qualité d'étrangère que je soupçonne en vous voyant ici, qui me suggère cette détermination.

Martha.

Mais c'est scandaleux! Je suis une bonne française.

Le Commissaire.

Permettez-moi d'en douter. En tous cas, le juge d'instruction appréciera. (Le commissaire examine l'appartement)

1^{er} Inspecteur.

(Après avoir fouillé Hélène) Un crowning; un trousseau de clés; un porte-monnaie, un mouchoir.

2^{ème} Inspecteur.

(Après avoir fouillé Serge) Un revolver, des papiers, un portefeuille.

Le Commissaire.

(Designant Martha) Et Madame!

Martha.

Oh! je me révolte à la fin.

Le Commissaire.

Soyez plus calme, vous y gagnerez. Nous dresserons un inventaire de tout ceci au poste. (aux agents) Prenez ces objets avec vous. (Les agents font un petit paquet avec le mouchoir)
(apercevant les plans) Ah! Ah! Voilà qui va vous faire plaisir

Monsieur Ternueil!

Robert.

Dieu soit loué! Ce sont les plans. Eh bien! Hélène Falter; demandez à Karl Trisder s'il est toujours content de Paule Rombach qui triomphe.

Hélène.

C'est vous qui nous avez dénoncé!

Robert.

Allez que c'est un peu votre faute. Si votre tier avait été plus précis, cette peine m'eût été évitée; mais rassurez-vous, les hommes qui composeront le peloton qui doit vous envoyer ad patres, auront le coup d'œil beaucoup plus juste. Il sera fort regrettable pour moi de n'en point faire partie; mais je serai largement indemnisé, en assistant au spectacle.

Hélène.

D'autres sauront me venger.

Robert.

Vous craquez? En attendant, vous acquitterez votre dette. C'est ennuyeux pour une jeune femme comme vous j'en conviens; bah! Vous vous enrichirez dans l'autre monde.

Bernard.

C'est curieux; moi, je préférerais faire fortune dans celui-ci.

Helène.

(à Robert) Vos insultes ne m'atteignent pas.

Robert.

Elles ressemblent à vos balles alors!

le Commissaire.

Nous arrêterons pour le moment notre inspection. Plus tard dans la journée, je ferai un examen plus minutieux de cette boîte à surprises. (à un inspecteur) Vous resterez ici jusqu'à mon retour. (aux autres) En route.

Serge.

Allons! La partie est perdue.

Bernard.

Je crois plutôt qu'elle est gagnée. (Serge, Helène, Martha sortent emmenés par les trois inspecteurs; Robert les suit)

le Commissaire.

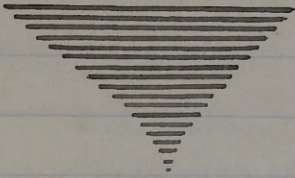
(à l'inspecteur qui est resté) Tenez Morel, portez ces valises jusqu'à la voiture (tapant amicalement sur l'épaule de Bernard) ce brave garçon va vous aider.

Bernard.

Avec plaisir. (le commissaire sort; l'inspecteur prend les deux valises de droite; Bernard, celles du fond. L'inspecteur sort le premier et Bernard prêt à le suivre se met à crier devant la porte du fond) Eh! là-bas! Eh! Messieurs dames! Vous oubliez vos bagages

Les voyageurs pour Vincennes; en voiture!

...m. Rideau. m.



Acte Cinquieme

Le retour d'un héros.

Dans le jardin de Lucien Bernier à Saint-Denis. Au fond la maison d'habitation; à droite le mur de l'usine avec une petite porte de communication; à gauche caillottes de jardin; au milieu: deux ou trois tables avec chaises et bancs. Au lever du rideau Louise et Lesage viennent de la maison; Madeleine les suit.

Scène I.

Louise; Lesage; Madeleine.
Louise.

Dans ce jardin nous serons plus à l'aise pour causer, mon cher maître.

Lesage.

Le dernier jour de septembre est vraiment admirable; on se croirait au cœur de l'été.

Louise.

Madeleine! Prévenez Albert de la présence de monsieur l'avocat Lesage et assurez-vous si Baptiste est parti.

Madeline.

rien madame. (elle sort; Louise offre un siége à Lesage.)

Lesage.

(s'asseyant et déposant sur la table une serviette d'avocat renfermant un petit paquet de papiers.) Toujours très occupé Monsieur Ternaud.

Louise.

Ne m'en parlez pas; je ne sais comment ce garçon-là a pu résister aux fatigues qu'il vient d'endurer depuis deux mois; il lui faut une santé exceptionnelle. Dirigeant l'usine le jour et travaillant la nuit à ce fameux moteur qui vient d'être adopté par le ministère.

Lesage.

Il paraît que l'œuvre de monsieur Bernier est d'une précision parfaite; les journaux ont donné, des essais, un compte rendu tout à l'honneur du patriote inventeur.

Louise.

Mon mari était sûr du succès obtenu; toutefois, ses espérances étaient fondées sur l'habileté de son ingénieur et voyez si celui-ci était digne de sa confiance. Mais je vous parle de choses indifférentes à la visite dont vous voulez bien m'honorer et permettez-moi mon cher maître de rendre au défenseur de nos intérêts, le juste hommage qui lui est dû. Je viens de parcourir la chronique des tribunaux et Robert m'a

170
tout reporté; votre plaidoyer d'hier fut d'une incontestable éloquence et le barreau de Paris doit être fier de compter dans son ordre un organe dont le talent oratoire ne saurait être surpassé.

Sesage.

Je vous remercie madame des paroles élogieuses que vous voulez bien adresser au mandataire de votre nom. Représentant de la partie civile dans l'affaire du faux banquier et de son ignoble complice, les faits accomplis étaient indéniables et si, dans les débats, j'ai pu susciter en ma faveur quelque sympathie dans l'auditoire, je suis contraint de reconnaître que la chaleur de mon verbe avait pour l'alimenter l'estime que je porte à votre famille, augmentée du dégoût que m'inspiraient ces tristes individus.

. m. Scène II . m.

Souise; Sesage; Robert puis Madeleine.

Robert.

(Entrant des droits). Mon cher avocat, croyez au plaisir que j'éprouve à vous féliciter pour la magistrale riposte à la triple attaque de vos confrères de la défense. Vous fîtes à cette séance d'hier un redoutable jouteur; votre langage ferme et expressif fut goûté par l'assistance comme un

177
véritable régal littéraire.

Louise.

Je n'ai fait que la lumière de la vérité; en éclairant la justice, je remplissais mon devoir.

Madeline.

(venant de gauche) Madame! Baptiste est parti avec la voiture depuis une demi-heure environ.

Louise.

Bien. (Madeline sort fond) C'est égal; voilà une affaire qui n'aura pas traîné. Dix semaines seulement sont à peine écoulées depuis leur arrestation.

Robert.

Et déjà condamnés.

Louise.

Quand le président du conseil de guerre, d'une voix grave, prononça ces mots qui font frémir les plus déterminés coquere « peine de mort » les trois accusés n'ont pas tressailli. Ils ont accueilli leur sentence avec un imperturbable cynisme.

Robert.

Les gens qui font ce commerce là, connaissent d'avance la monnaie qui doit payer leurs derniers services.

Souise.

Quels gredins tout de même! Dire que je les recevais chez nous; jamais l'idée ne me serait venue de soupçonner leurs desseins. Elle surtout; toujours si prévenante, m'accueillant avec des démonstrations tellement amicales, qu'il m'eût été impossible de suspecter sa sincérité. Ah! Quand je songe que Lucien....

Lesage.

Allons; vous n'allez plus penser à cela. Je vois que depuis il a réparé son erreur; d'ailleurs, je suis sûr qu'il ne l'a jamais aimée cette femme.

Souise.

Si! La conversation qu'ils tenaient quand je les avais épiés, était assez claire pour que je m'y fusse terrifiée.

Lesage.

Monsieur Ferrer peut avoir, en un moment d'égarement oublier les devoirs qu'aurait dû lui dicter sa conscience; mais où sont-ils les hommes qui n'ont rien à se reprocher! On existe-t-il seulement un seul! Puis, avec ces créatures-là, celui qui faute n'est pas coupable; elles savent tellement se faire implorer, désier, qu'elles finissent toujours par pénétrer dans votre vie, comme le microbe s'infiltrer dans le sang.

Robert.

Cette fois le microbe n'est plus à craindre.

Souise.

Quelle déception a-t-elle dû éprouver en ne voyant pas mon mari comparaître à la barre des témoins?

Esouge.

Il est évident qu'elle s'attendait à l'entendre déposer, mais il était préférable pour vous et pour lui, pour lui surtout, trop faible pour supporter le choc de l'agression vocale qui se serait infailliblement produite entre l'espionne et le capitaine, agression capable d'ébranler ses nerfs encore malades de la terrible épreuve qu'il vient de traverser, d'avoir gardé dans le procès, la neutralité que lui imposait la raison.

Souise.

Grâce à vous mon cher maître. (designant Robert) et à ce grand garçon, qui êtes allé lui faire comprendre l'utilité de son abstention à l'audience.

Robert.

Nous n'avons eu aucune peine à lui faire accepter cette sage proposition, monsieur Bernier y acquiesça de suite.

Esouge.

A présent madame, vous voilà tranquille avec cette

mystérieuse intrigue. Dans quelques jours, les coupables auront expié leurs crimes.

Robert.

A Vincennes, comme dit Bernard.

Sesouge.

Bernard! C'est sans doute ce jeune soldat dont l'air jovial, leur et la veuve bien parisienne ont fait passer un moment d'hilarité dans le prétoire.

Robert.

C'est lui!

Sesouge.

Avez-vous bien qu'en tout ceci, il a joué un rôle d'une importance primordiale? Sans cette course après les fugitifs, toutes les recherches pour les retrouver, seraient restées vaines, le lendemain ils passaient la frontière et adieu!

Souise.

Mais lui en garderons-nous une reconnaissance éternelle?

Sesouge.

A propos! Je n'ai pas encore vu Mademoiselle Yvonne; elle n'est pas souffrante, j'imagine?

Souise.

Elle est partie avec Anselin jusqu'à Dieppe pour ramener son père; car c'est aujourd'hui qu'il revient.

S
resage.

C'est vrai! Votre fondé de pouvoir m'avait annoncé le retour
du héros.

S
rouise.

Et de son infirmière.

S
resage.



Son infirmière?

S
rouise.

Oui, une dame de Saint-Price qui s'est tellement dévouée pour mon mari, que ma fille l'a prise en grande amitié et c'est pour qu'elle assiste à son mariage, qu'Yvonne est allée la chercher.

S
resage.

Et ce mariage a lieu bientôt!

S
rouise.

Demain!

S
resage.

Par exemple! je marche de surprise en surprise; vous m'avez caché cela lieutenant. En voilà un amoureux qui n'ose pas avouer son bonheur! Est-ce que par hasard votre volonté de fer et votre tempérament d'acier seraient parvenus à briser votre cœur?

Robert.

176
Non! Dieu merci! Cet organe est beaucoup plus tendre.

Souise.

Tu les circonstances actuelles, nous n'avons adressé de faire part à personne et la cérémonie se déroulera dans la plus stricte intimité.

Sesage.

(à Robert) Alors; tous mes compliments.

Robert.

Merci.

Sesage.

J'allais oublier; (à Souise) j'ai une restitution à vous faire.

Souise.

Une restitution?

Sesage.

Prenant dans sa serviette le petit paquet de papiers et le remettant à Souise

Sesage.

Oui, les pièces que vous m'avez confiées le jour où un nuage avait obscurci votre charmant foyer.

Souise.

En effet; j'ai voulu divorcer. Je vous ai fait faire la liste des démarches inutiles.

Sesage.

Inutiles dites-vous? Mais c'est le rapprochement de deux

cœurs qui n'ont jamais cessé de s'aimer.

Souise.

Je ne vois pas très bien la réconciliation émanant d'une tentative de rupture.

Souage.

La triple alliance vous expliquera l'énigme.

Souise.

Je suis de plus en plus dans les ténèbres.

Souage.

(Montrant Robert) Demandez à Monsieur.

Souise.

Ah! je devine à présent; c'est vous Robert, Yvonne et ce bon père Arceclin qui avez forgé ce bouclier qui devait faire obstacle à la procédure. Ah! je ne vous en blame pas.

Souage.

Il ne manquerait plus que cela.

Souise.

Je vous en remercie.

Souage.

À la bonne heure.

Souise.

Dans un instant je vais le revoir pour la première fois depuis le jour fatal où ils nous a quittés. Comme il doit

être chargé!

Robert.

Oui, bien chargé; mais plus beau, plus grand avec cette petite tache rouge qu'il a sur la poitrine.

Souise.

Oh! je vais l'admirer; moi, sa Légion d'honneur!

m. Scène III. m.

Souise; Rouge; Robert; Bernard.

Bernard.

(Entrant de droite.) Madame!

Souise.

Que désirez-vous Bernard?

Bernard.

Le contremaître Leroy m'envoie vous prier d'avoir la bonté de le faire prévenir dès l'arrivée de Monsieur Fernier.

Robert.

Ce sont tous les ouvriers qui l'ont chargé de souhaiter la bienvenue au nouveau décoré.

Souise.

Cette marque de sympathie du personnel de l'usine à l'égard de leur patron, me touche profondément; restez Bernard et le moment venu, vous donnerez le signal.

Bernard.

Avec plaisir.

S
usage.

Et bien! Mon ami, comment ça va?

Bernard.

Tout va bien, on ne s'en fait pas.

S
usage.

Vous êtes philosophe, mon garçon.

Bernard.

Mon! je suis caporal. (rires)

S
usage.

Caporal détective.

Bernard.

Détective?

S
usage.

Naturellement; sans votre flair policier, les coquins d'Algenteuil auraient échappé au juste châtiment qui les attend.

Bernard.

Et sont de braves coquins tout de même.

S
usage.

Vous trouvez?

Bernard.

Oui; grâce à eux j'ai obtenu quatre jours de prison!

pour venir déposer au conseil de guerre. C'est toujours
autant de plus sur la campagne et ça m'a fait le même
plaisir que si l'on m'avait annoncé que le maréchal
Niederburg avait reçu une tonne et demie de fonte dans
le bas rein (riens)

Sesage.

Je constate agréablement que l'air du front ne vous a pas
rendu mélancolique et vous félicite de votre humeur en-
jouée. (Tirant sa montre) Déjà onze heures! Le temps passe
vite en aussi bonne société. Je regrette de vous quitter
maintenant....

Souise.

Comment! Vous ne restez pas à déjeuner avec nous?

Sesage.

Merci de votre aimable invitation; je suis attendu et
ne voudrais pas manquer de parole.

Souise.

Cécien serait si content de vous trouver ici.

Sesage.

Je serais, croyez-le, très heureux de me trouver à vos côtés
pour saluer l'arrivée du vaillant officier, mais les charges
professionnelles ont de ces empêchements qui vous privent
parfois de la libre disposition de votre temps.

Souise.

Je vois qu'il serait inutile d'insister et ne veux pas vous retenir davantage, mais j'espère que vous nous accorderez bien une soirée?

Message.

très volontiers; dans le courant de la semaine prochaine; le jour à votre choix.

Souise.

peudi vous va-t-il?

Message.

C'est entendu.

Souise.

Nous comptons sur vous!

Message.

C'est dit. Rien des choses aimables à votre mari (à Robert) sans oublier la future Madame Terneuil.

Robert.

Je n'y manquerai pas.

Message.

Allons; au revoir.

Souise.

Nous vous accompagnerons jusqu'à la sortie.

Message.

Trop aimable. (se retournant vers Bernard) Et attention caporal Bernard! N'oubliez pas de rendre les honneurs au capitaine

Bernard.

Il n'y a pas de danger. Si seulement la troisième compagnie était là! Ou le régiment avec son drapeau!

Lesage.

Et pourquoi pas le général Joffe!

Bernard.

Oh! S'il n'avait pas autre chose à faire, peut-être bien qu'il serait venu.

Lesage.

C'est très possible.

Louise.

Je vous précède. (Elle sort fond suive de Lesage et Robert.)

III. Scène IV. III.

Bernard seul; puis Louise et Robert.

Bernard.

Qui y aurait-il d'étonnant à cela? Le généralissime venant voir un de ses officiers en convalescence. C'est pas un homme fier grand-père; il parle à tout le monde comme moi; oui, mais pour l'instant je cause aux mouches et elle ne comprennent pas un mot de ma théorie. Tant et que je sois bête. (s'asseyant) Quelle tranquillité ici, auprès

des tranchées; pas de risque d'attraper des marmites sur le citron. En fait que de marmites, il n'y a que celles de la cuisine et c'est pas Madeleine qui s'amuserait à les jeter par la fenêtre. (Bruit de voiture; Bernard se lève. Une voiture qui s'arrête; mais c'est celle de madame! Oui; Baptiste en descend. Ce sont eux! C'est lui! (à Louise qui revient avec Robert.) Madame! Les voilà. (allant à la petite porte de droite et criant) Hé! Leroy! Voilà le patron! (revenant au fond milieu) Garde à vous! Ah! Bon Dieu de bon Dieu! je suis peut-être pas grand'chose sur terre, mais je sens tout de même que j'ai du cœur.

Louise.

(à Robert) Allé à leur rencontre Robert, je sens que les forces m'abandonnent. (Robert sort à gauche; Louise s'est assise; Bernard se met au garde à vous)

Cris en coulisse.

Vive Fernier! Vive Fernier!

Bernard.

C'est diable, voilà que j'ai les larmes aux yeux.

Cris en coulisse.

Vive Fernier! Vive Fernier!

Bernard.

je ne peux plus parler.

Scène V.

Louise; Bernard; Bernier; Madame de Saint-Brice

Yvonne; Robert; Ancelin puis Leroy.

Bernier.

(En tenue de capitaine d'infanterie; il porte la croix de guerre et la Légion d'honneur. Il marche doucement en s'appuyant sur une canne de la main droite. Il se dirige vers Louise qui se lève aussitôt et se jette dans ses bras.)

Louise!

Louise.

Lucien! (Ils s'embrassent)

Ancelin.

(Avec intention à Madame de Saint-Brice) Je vous l'avais prédit à votre départ; la mer était calme, nous aurons une journée splendide.

M^{me} de Saint-Brice.

(à Louise) La spontanéité des sentiments rend les présentations désormais inutiles. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître madame, mais les grandes qualités de votre enfant m'avaient prédisposée en votre faveur. Je crois que cette première rencontre sera le prélude d'une féconde amitié.

Louise.

Tout je suis votre débiteur. Je sais, madame, combien je vous suis redevable; consolatrice du père et égide de la fille, vous

ont, en dehors de la prééminence de votre rang, placée au-dessus de moi; aussi ai-je le droit d'être fier d'ajouter à la liste de mes amis, le noble nom de Saint-Brice.

M^e de Saint-Brice.

Tous les noms sont nobles quand ils sont portés dignement. (Roy entrant de droite, reste près de la porte; Bernier qui vient d'apercevoir Bernard, s'avance vers lui.)

Bernard

(Saluant militairement.) Mon capitaine!

Bernier.

Comment! Un poilu qui pleure?

Bernard.

Faut pas m'en vouloir mon capitaine, mais la joie de vous revoir.

Bernier.

(Qui tendant la main) Tu es un grand cœur Bernard.

Bernard.

Grand, je ne sais pas; mais sincère, oui.

Bernier.

Tu m'estimes donc bien?

Bernard.

Si je vous estime? Moi! Ah!

Bernier.

Qui ai-je donc fait pour cela ?

Bernard.

Le que vous avez fait ? Vous me le demandez ? Je vais vous le dire. Il y a huit ans, j'en avais douze alors, mon père était gardien à l'usine, quand une terrible fièvre emporta ma pauvre mère. Le cher homme en conçut un tel chagrin qu'il tomba malade à son tour. Les quelques économies qui nous restaient, ne tardèrent pas à disparaître. N'étant pas en âge de travailler, la misère allait entrer chez nous, mais votre intervention nous apporta le bien être. Vous fîtes donner à votre ancien serviteur les soins que réclamait son état. Pendant trois mois, la mort son n'a marqué de rien ; quand un beau jour, bien triste plutôt, le pauvre père est allé rejoindre celle qui n'était plus. C'est alors que vous m'avez pris chez vous ; je n'avais plus de parents, je retrouvais une famille. La guerre éclate, je m'engage ; nous partons ensemble ; nous nous retrouvons ensemble ; ensemble nous souffrons ; aujourd'hui nous vivons ensemble et vous me demandez ce que vous avez fait ?

Bernier.

Le m'a rendu le bien que l'on m'avait volé ; servant doublement et ton pays et ton bienfaiteur, nous sommes

quittes.

M^{me} de Saint-Brice.

Ah! C'est cet intrépide jeune homme dont monsieur Terneuil nous a narré les exploits!

Bernier.

Oui madame.

M^{me} de Saint-Brice.

(à Bernard) C'est bien ce que vous avez fait. la mort arr.

Bernard.

Oh! Une bagatelle.

Bernier.

Une bagatelle dont le prix est inestimable.

Robert.

Et qui livrait à nos ennemis le privilège de la force aérienne.

Ancelin.

Sans compter les ravages que pouvaient encore causer les espions cambrioleurs.

Bernier.

je ne t'oublierai pas.

Sroy.

(s'avançant) Monsieur Bernier!

Bernier.

Adieu! Toujours mon vieux Leroy.

Leroy.

Les ouvriers de l'usine de Saint-Venise ne voulant pas quitter l'atelier, mais désireux d'apporter à leur chef pour célébrer sa valeureuse conduite, un témoignage de considération, m'ont chargé de vous exprimer le souhait qui'ils ont formé en apprenant votre retour; ce souhait écoutez-le; (on entend des bruits de marteaux sur l'enclume) c'est l'écho de leur travail; le carillon de la liberté qui vous acclame.

Bernier.

Avant d'entrer dans cette maison que mon cœur ne jamais quittée (se disjoignant) je salue la grande cité ouvrière qui combat à l'usine comme le soldat au feu (à Leroy) En vous serrant la main, je m'adresse à tous ces travailleurs qui représentent une des trois forces de la Patrie. Soldats de l'arrière, votre mérite égale celui de vos frères de l'avant. Si vous luttez dans l'ombre sans qu'un rayon de gloire ne vienne illuminer votre obscur sacrifice, vous n'en restez pas moins le bras droit du combattant. La puissance militaire d'un pays repose sur son matériel de guerre. Forgerons de nos armes, vous préparez avec nous et (designant M^{me} de St-B)

nos sublimes infamies, la victoire à ce drapeau tricolore qui passe sur le monde, comme un emblème d'indépendance, d'honneur et d'immortalité.

M^{me} de Saint. Brice.

Bravo! Capitaine.

Tous.

Vive monsieur Bernier!

Suisse

Vive la France!

Bernier.

Oui; vive la France! Elle vivra comme elle a toujours vécu, en liberté. Ah! Mes amis! Si vous saviez ce que produisent ces trois mots: « Vive la France! » L'effet est indescriptible. Quelques minutes avant l'assaut, chacun tourne sa pensée vers les êtres qui lui sont chers; l'image de la femme ou de la fiancée bien-aimée, passe devant vos yeux comme un beau rêve que peut être l'on ne verra plus; les hommes s'entre-regardent, mais pas un mot n'est échangé; tous se comprennent. Un silence de mort règne dans la tranchée. Puis vient l'heure de l'attaque, elle sonne; un cri traverse l'espace comme le signal d'une réjouissance: « Vive la France! » Tous les cœurs battent à l'unisson et la vague

humaine, un instant muette et silencieuse, s'élançe d'un seul bond en rugissant comme le fauve à qui l'on veut prendre ses petites. Au point du jour on est parti; le coucher du soleil voit finir la bataille. La journée a été chaude; les rangs sont clairsemés; on pleure les disparus mais on se serre les coudes. Quand enfin, harassés, déshabillés et boueux, nous nous endormons sur le terrain conquis, le même cri suffit pour le réveil: « Vive la France! » Et le poilu est debout.

Yvonne.

Regarde mère, comme il est beau papa.

Souise.

Oui, ma chérie; il est transfiguré.

Seroy.

Et selon votre prédiction, croyez-vous à la fin prochaine des hostilités?

Bernier.

Non! Tant que l'Allemagne, seul auteur de la collision mondiale, n'aura pas épuisé les immenses approvisionnements qu'elle avait accumulés en prévision d'une paix à longue échéance, nous ne devons pas espérer de suspension d'armes. Nous aurons encore de durs combats à livrer. La guerre sous-marine que

Barre à nos ennemis la route de l'importation, sera un des principaux facteurs de leur défaite, jusque là, soyons résignés; augmentons notre production ouvrière et restons stoïques. De notre ténacité dépend le triomphe.

Seroy.

Monsieur Fernier, vous pouvez compter sur nous. Je retourne parmi les compagnons, afin d'exciter leur ardeur à l'ouvrage. Le maximum de rendement pour le minimum de souffrances.

Bernier.

Bien bien parlé Seroy; allez mon ami et dites à tous ces braves gens que dans l'après-midi, je serai parmi eux.

Seroy.

Cela leur fera plaisir. (il sort à droite)

Yvonne.

Maintenant madame, si vous voulez bien m'accompagner, je vais vous montrer l'appartement qui vous est réservé.

M^{me} de Saint-Brice.

Je vous suis mon enfant.

Suisse.

Et surtout madame, n'oubliez pas que vous êtes chez des amis n'ayant qu'un seul souci: donner à votre

192
séjour, la meilleure impression.

M^e de Saint-Brice.

Je me trouve déjà tout à fait à mon aise.

Souise.

J'en suis ravie.

Bernier.

Et le nécessaire de voyage de madame ?

Yvonne.

J'ai dit à Baptiste de s'en occuper.

Bernard.

Je vais y regarder.

Bernier.

C'est cela. (Bernard sort à gauche; bruit de cloche en coulisse)

M^e de Saint-Brice.

Cette cloche ?

Souise.

Annonce la sortie des ouvriers; il est midi. Dans une demi-heure, nous nous mettrons à table.

M^e de Saint-Brice.

Nous serons vite prêts. Venez Yvonne, dépêchons-nous.
(Elle sort fond avec Yvonne.)

... m. Scène VI . m.

Souise; Bernier; Ancefin; Robert puis Berna

5
Louise.

(Regardant M^{me} de Saint-Brice et Yvonne sortir) On croit à les voir, qu'elles se connaissent depuis dix ans.

Bernier.

Enfin! Nous voilà de nouveau réunis; il me semble qu'une seconde existence va commencer pour moi; je respire mieux; je renais; je vis. Ainsi ma chère Louise, tu as tout oublié!

5
Louise.

Quand, pour la première fois, Yvonne fut de retour de l'hôpital et qu'elle m'eût crié de la grille du jardin (designant un banc) à cette place où j'étais assise: « Maman! Maman! Papa a la Légion d'honneur! » Ah! Mon cher Lucien, je ne sais quel bouleversement s'est opéré en moi. Légion d'honneur! Y penses-tu? Mais c'est la suprême récompense au courage, au dévouement, à l'amour de la patrie qui passe avant la mère, avant l'épouse, avant tout. L'épouse ne pardonne pas, ne peut pas pardonner au mari qui la trompe. Mais tout comme un cyclone qui passe sur la ville, emportant avec lui tout ce qu'il peut enlever, un cri vous appelle, vous réclame; le cri de la patrie, la patrie en danger; vous partez,

194
elle vous prend, vous arrache à son tour de la rivale
maudite et si, de la mêlée, vous en sortez vivant,
elle vous refait tout autre, vous lave de la honte et vous
rend transformé. Puis au glorieux soldat, la femme
ouvre ses bras. (Louise et Lucien s'embrassent.)

Ancekin.

(à Robert) Ne sont rajeunis de vingt ans.

Bernier.

(à Ancekin) Permettez-moi, mon vieil ami, de vous
remercier de toute mon âme, du bien dont vous
avez entouré tous ceux qui sont restés sous votre pro-
tection. (à Robert) Et vous, Robert, vous qui demain
serez mon fils, soyez le bienvenu dans cette famille
dont le nom, par vos efforts, vient de s'illustrer.

Si Dieu me permet de revenir de la fournaise, il
sera témoin du bonheur de Lucien Bernier parmi
les siens.

Louise.

Tu ne pourras plus aller te battre comme tu es.

Bernier.

Evidemment non! Mais petit à petit, les forces re-
viennent et les barbares sont toujours sur notre ter-
ritoire, aussi je compte bien, dans un mois ou

deux tout au plus, reprendre le commandement de ma compagnie en lançant cet appel bien familier à mes poilus : « Allons les enfants de la troisième, en avant ! »

Bernard.

(Entrant de gauche en coup de vent) En Avant ! Et hardi les gars !

Bernier.

Vous voyez, il est inutile de répéter deux fois l'ordre de marcher.

Bernard.

Je vous demande pardon, mon capitaine, mais je me croyais en Champagne.

Bernier.

Rassure-toi, mon brave, nous ne sommes ici qu'à Saint-Denis et les boches ne s'y trouvent pas.

Bernard.

Y a pas si longtemps qu'ils sont partis (désignant un point à gauche) et par cet endroit.

Bernier.

C'est juste.

Bernard.

Ah ! Les bagages sont montés chez leur propriétaire.

Louise.

Très bien.

Bernier.

Voilà ta permission bientôt terminée ?

Bernard.

Dans deux jours ; en route pour le circuit du diable.
En arrivant j'annoncerai aux copains que les boches
ne vous ont pas eu ; mais nous, on les aura ! N'est-ce
pas mon capitaine ?

Bernier.

Oui mon bon Bernard ; nous les aurons.

Scène VII.

Louise ; Bernier ; Ancelin ; Robert ; Bernard ;

M^{me} de Saint-Brice, Yvonne puis Madeleine.

M^{me} de Saint-Brice.

(entrant du fond avec Yvonne) Nous voici ; sommes-nous
en retard ?

Louise.

Certes non ! Mais il ne fallait pas vous presser, vous
avez grandement le temps de reconnaître votre
sommative installation.

M^{me} de Saint-Brice.

Tous mes compliments ; cette chambre est aménagée

(197)

avec un goût exquis et le cabinet de toilette ne lui cède en rien. J'ai vu qu'une main bien féminine avait passé par là.

Souise.

C'est Yvonne qui a pris soin de l'organisation.

M^{me} de Saint-Brice.

Je crois, monsieur Terneuil, que vous aurez une vraie femme d'intérieur.

Robert.

Je n'en ai jamais douté Madame.

M^{me} de Saint-Brice.

Et vos parents ? Assisteront-ils à la cérémonie ?

Robert.

Mon père et ma mère seront là demain.

M^{me} de Saint-Brice.

Autant mieux ! J'éprouve le plaisir de faire leur connaissance.

Robert.

Tout l'honneur sera pour eux, madame, croyez-le.

Madeline.

(Paraissant au fond) Madame est servie.

Souise.

(à Bernier) Allons ; mon capitaine ; c'est à mon tour de

L'offre mon bras.

Bernier.

(à Ancelin qui passe pour accompagner Madame de Saint-Grice; désignant Louise) C'est vous qui me l'avez rendue.

Louise.

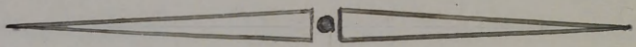
Moi! C'est Légion d'honneur!

Bernier.

Légion d'honneur! (Embrassant sa croix) On a raison d'aimer la France.

H. Lombaert

. Fin



Sernance Lombaert

auteur dramatique

42 Rue Secquégriane. Bracquegnies

Belgique.

